

SOMMAIRE

Editorial	1
Vœux de Nouvel An :	
Discours du Nonce Apostolique	4
Discours du Président Habyarimana	6
S.S. Paul VI : Le Contenu de l'Evangélisation ...	12
D. Lamaison : La Pédagogie moderne au Rwanda	19
G.M. <u>Dion</u> : Animation socio-culturelle et éducation dans un quartier de Kigali	26
G. Musy : Education des Adultes. Projets et réalités	39
Brigitta Bam : La Parole est aux Femmes	51
Interview : Quelques jeunes filles ont la parole ...	56
P. Querinjean : Resterons-nous maîtres de notre mort ?	59
Chronique des livres	61
Courrier des lecteurs : A. Bouillot - Monseigneur Bigrumwami - G. Theunis ...	68
Information : Ressourcement	82
Nathanagel	83

DIALOGUE

DIALOGUE N° 54
Janv. - Févr. 1976

Editorial

Avec ce numéro 54, Dialogue achève sa 9^e année d'existence. Chaque anniversaire est l'occasion d'un examen de conscience. Nous y sommes aidés, cette année, par des réactions de lecteurs, qui veulent bien nous adresser leurs remarques et suggestions.

Certains déplorent un encombrement de la Revue par un "Courrier des lecteurs" pas toujours consistant, ou par des réactions à tel ou tel article, tournant parfois à la polémique.

C'est vrai : ces défauts peuvent se présenter. C'est un peu la raison de nos appels réitérés aux lecteurs pour qu'ils se manifestent. "Dialogue" ne publiera évidemment pas des réactions sans aucun intérêt ou se complaisant dans un manque de respect des personnes. Mais plutôt que d'arrêter un élan de collaboration qui fut long à déclencher chez nos lecteurs, nous préférons prendre certains risques.

Nous remercions ceux qui nous ont mis en garde contre l'écueil d'un "Dialogue" ouvert à tout venant et à toute rancoeur.

ooo

Deuxième élément recueilli dans le dialogue : avoir le souci de faire connaître aux lecteurs les grands ouvrages sortis de librairie ces dernières années.

Nous répondons à ce souci en publiant dans ce No 54 les recensions de quelques ouvrages de valeur, encore que certains de nos lecteurs ne seront pas toujours d'accord avec tout ce qui y est écrit. Mais s'il fallait attendre, pour recommander un ouvrage ou publier une recension, l'unanimité du public de la Revue, on n'oserait plus rien publier.

Les recensions que nous donnons plus loin sont tirées, sauf indication contraire, de la Revue "Les Etudes".

Nous avons dorénavant une convention avec "Actuels Livres" pour un échange de textes. C'est à ce périodique qu'est empruntée la recension du livre du Père Riquet.

Les ouvrages recensés ne sont pas toujours faciles à lire. Mais l'effort de les lire est payant. Laisant une place à d'autres périodiques s'adressant à un très large public de lecteurs, "Dialogue" vise le milieu des universitaires ou de ceux qui ont fait le secondaire.

ooo

Troisième élément recueilli dans le dialogue : ne pas craindre de reprendre à d'autres publications, peu répandues au Rwanda, des textes difficiles, mais solides.

Il y a là une suggestion que nous retenons certainement. Soulignons toutefois que nous avons un public de lecteurs très diversifié, malgré le minimum commun de formation de base. Plus d'un texte se situant dans la ligne qui vient d'être esquissée a été écarté par le Comité de rédaction parce que trop difficile pour beaucoup de lecteurs. Il va sans dire que les textes sur l'Afrique auront toujours une place privilégiée dans la Revue.

ooo

Quatrième chapitre du dialogue : "l'actualité". Nous nous sommes déjà expliqués sur la difficulté pour une Revue comme la nôtre de suivre de près l'actualité. Composition, frappe, mise en page et impression demandent au minimum deux mois.

Il ne nous est possible d'être sensibilisés à l'actualité, que pour en dégager quelques lignes maîtresses et les interrogations qu'elle nous adresse, comme nous avons essayé de le faire à propos du 75^e anniversaire de l'Église au Rwanda, dans les numéros 51 et 52.

Mais là encore, nos lecteurs nous rendent service en nous écrivant, plutôt qu'en nous lançant une réflexion rapide au hasard d'une rencontre à Kigali.

ooo

Nous voici revenus à un point souvent abordé ici-même : que nos lecteurs se fassent, avec nous, les réalisateurs des projets qu'ils nous soumettent.

Dans tous les pays du monde il est malaisé d'obtenir que quelqu'un se mette devant sa table, se penche à réfléchir un peu longuement et couche sur le papier le fruit de sa méditation.

Disons qu'au Rwanda celui qui a travaillé sérieusement durant les heures de travail prescrites se sent bien fatigué pour se mettre à rédiger un article.

Un premier pas est fait dans les échanges rapides du "Courrier des lecteurs". De plus, nous serions toujours heureux d'accueillir l'une ou l'autre étude sur un des thèmes abordés habituellement par "Dialogue".

ooo

Ce numéro voudrait encore constituer un amical appel au réabonnement de ceux qui auraient tardé à en envoyer le montant.

Comme toujours, les détenteurs d'un compte dans un Economat Général du Rwanda sont réabonnés automatiquement, sauf avis contraire de leur part. Les autres abonnés trouvent les modes de versement sur la dernière page de la couverture.

Un grand merci à chacun et à tous.

Signalons, en passant, que "Dialogue" réalise l'échange avec dix périodiques, dont huit publiés hors du Rwanda. C'est peut-être un signe de son intérêt.

Disons enfin que le contenu de ce numéro 54, est plus varié, plus étendu que le contenu de certains numéros précédents. Nous sommes convaincus qu'il sera accueilli favorablement par nos lecteurs.

• Vœux de Nouvel-An

PRESENTATION DES VOEUX DE NOUVEL AN AU PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE

A l'occasion du Nouvel-An, tout le Corps Diplomatique et Consulaire accrédité en République Rwandaise s'est retrouvé à l'Hôtel du Cinq Juillet pour présenter au Chef de l'Etat Rwandais, Son Excellence le Général-Major HABYARIMANA Juvénal, Président de la République Rwandaise et Président-Fondateur du Mouvement Révolutionnaire National pour le Développement, les vœux de bonheur et de prospérité.

Prenant la parole au nom de ses collègues, en tant que doyen, le Monseigneur Apostolique, Monseigneur ROTUNDO, s'est exprimé comme suit :

" Excellence Monsieur le Président de la République du Rwanda,

C'est un honneur et un grand plaisir pour moi, de vous présenter au nom du Corps diplomatique et consulaire accrédité auprès de Votre Excellence et au nom de tous ici présents, nos félicitations pour vos réalisations de l'année 1975 et nos vœux les plus cordiaux pour une heureuse année 1976. Je suis sûr d'interpréter les sentiments de mes collègues en vous disant notre admiration pour la manière dont vous avez servi les intérêts de toute la population rwandaise pendant l'année écoulée.

Et c'est bien cela le sens et l'exigence de l'engagement politique, un dévouement total au bien public dans le respect absolu de toute liberté humaine. Le respect de la personne humaine, je cite le document qui est à la base du Mouvement Révolutionnaire National pour le Développement que vous avez fondé, est au centre des préoccupations de ce Mouvement. Ainsi les grandes libertés traditionnelles, liberté d'opinion, liberté de presse, liberté de conscience, liberté confessionnelle, et leur exercice sont garantis. Vous êtes toujours à l'écoute attentive et ouverte de la voix du peuple, de la jeunesse et des aspirations des femmes rwandaises dans le respect de la famille qui est, selon le document du Mouvement Révolutionnaire National pour le Développement, la cellule-mère de la Na-

tion. Le contact voulu, cherché avec continuité par Votre Excellence avec le peuple pendant la tournée générale dans le pays, la franchise des débats, les réponses sages et prudentes données par Votre Excellence sont des éléments de garantie pour un gouvernement démocratique du Pays, parce que, comme Votre Excellence l'a affirmé le 20 octobre 1975, le Peuple Rwandais doit participer aux décisions du Président de la République et parce que vous croyez que la condition essentielle pour que le Rwanda se développe est que le peuple prenne en main ses destins.

Ils sont sincères nos vœux envers Votre Excellence pour souhaiter un grand succès à vos efforts, pour la convergence dans l'unité de la Nation Rwandaise. On a dit que le souvenir et l'oubli tiennent l'histoire. Un certain homme ayant abordé un sage de l'Antiquité grecque et lui ayant proposé une grande récompense pour se faire enseigner l'art de se souvenir, le sage lui répondit qu'il était disposé à lui donner une récompense double en échange de l'art d'oublier... La richesse des proverbes rwandais nous rappelle aussi que ce n'est pas le chagrin qui tue mais le fait de ne pas vouloir oublier ce qui a fait souffrir : "Intimba nivyica, hica akazilikano".

La convergence des différents intérêts prend du temps. Elles sont nombreuses les difficultés qui empêchent la concorde des esprits. Les hommes de notre temps, exaltés par l'espérance, mais en même temps travaillés par l'angoisse, sont parfois découragés par l'impression que tous les efforts pour la promotion de la paix et du développement ne peuvent aboutir qu'à de mauvais résultats. Les solutions miracles comme l'a affirmé Votre Excellence n'existent pas en matière de développement. La participation active de Votre Excellence au travail communautaire, son engagement quotidien sont toujours un exemple pour tous, une invitation à déployer toutes les énergies, à appliquer la profonde réalité du proverbe rwandais : "Celui qui veut des vaches se couche comme elles" (Ushaka inkya alyama nkazo).

Puisse Votre Excellence trouver en la femme rwandaise une aide précieuse au progrès socio-politique, économique, moral et spirituel du pays. La participation toujours plus large des femmes à la vie de la société, au partage du pouvoir dans un esprit de service apporte une contribution spécifique de grande valeur, grâce aux qualités que Dieu a données aux femmes rwandaises : intuition, créativité, sensibilité, aptitude à la pitié et à la compassion, grande aptitude au travail, large capacité de compréhension et d'amour, per-

mettent en effet aux femmes d'opérer d'une manière tout à fait particulière le développement de la société.

En ce moment, dans toutes les nations du monde, il y a un échange de vœux entre les peuples. Ici à Kigali, tous les peuples représentés par les Ambassadeurs accrédités auprès de Votre Excellence ont le souci de montrer au peuple rwandais, leur amitié, leur disponibilité à la coopération, la générosité dans le partage de leurs richesses matérielles, culturelles et spirituelles. La paix apportée par Jésus-Christ aux hommes de bonne volonté, c'est le vœu le plus cordial que j'adresse à votre Excellence, à votre famille, à tous les membres de votre gouvernement dont on apprécie la coopération franche, et à tout le peuple rwandais. Ce n'est plus une simple utopie, naïve et dangereuse comme l'a souligné le St Père Paul VI dans son message pour la célébration de la Journée de la Paix, demain le 1er janvier 1976. C'est la nouvelle loi de l'humanité qui progresse et qui arme la paix d'un principe inouï : "Tous vous êtes des frères".

La Paix, la Paix intégrale, c'est-à-dire la Paix-Justice, soit avec vous. Kimborane Imana."

VOEUX DE NOUVEL AN DU PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE

A son tour, le Président de la République, Président-Fondateur du Mouvement Révolutionnaire National pour le Développement qui, en même temps, présentait au Peuple rwandais les vœux de bonheur et de prospérité, s'est ainsi adressé à l'assistance :

"Excellences Messieurs les Membres du Corps Diplomatique et Consulaire,

Vous venez de prononcer par l'intermédiaire de votre Doyen, des paroles très aimables et combien touchantes à l'endroit du Peuple rwandais et à l'égard de notre personne. Laissez-nous à notre tour, l'honneur d'exprimer au nom des Militants et Militantes du Mouvement Révolutionnaire National pour le Développement, à votre intention, à celle de vos familles, de vos concitoyens, des Souverains et Chefs d'Etat que vous représentez, nos vœux sincères d'une vie paisible et prospère, d'une Bonne et Heureuse Année 1976.

Nous tenons également à vous exprimer les remerciements du Peuple rwandais et nos chaleureuses félicitations

pour votre effort respectif et personnel qui favorise le renforcement de nos excellentes relations et l'approfondissement de notre coopération, aujourd'hui dynamique et agissante.

Militaires, Militants,

L'Élan donné le 5 juillet 1973 a réveillés les espoirs de notre Peuple et les ambitions de notre Nation, d'accéder à un mieux-être et d'édifier une meilleure société. Divers acquis du progrès moderne favorisent cette prise de conscience; cette naissance multiforme de besoins et d'aspirations accentue le désir de leur satisfaction. Ce processus bénéfique nous impose un devoir et un engagement. Un devoir d'être à l'écoute de ce mouvement ascendant et irréversible de nos populations vers leur plénitude, le devoir d'être constamment disponible là où leurs intérêts se trouveraient ou menacés, ou compromis, ou oubliés.

Notre engagement enfin doit maintenir et renforcer l'Élan généreux et unanime de toutes les énergies disponibles pour promouvoir le progrès national. Nous sommes assurés de la réussite. Comment en serait-il autrement en effet, puisque notre révolution, épurée des éléments qui l'avaient, à quelques moments de son cheminement, rendue diffuse et éparse, a libéré et renoué la société rwandaise. Notre engagement doit garantir le prolongement et l'approfondissement des acquis multiples de l'œuvre commencée le 5 juillet 1973, élargis et renforcés depuis lors jusqu'aujourd'hui. Ces acquis s'appellent, au dedans, stabilité, paix et concorde, et au dehors, bon voisinage, ouverture, coopération.

Si nous avons proclamé 1974 l'année agricole et 1975, l'année de l'augmentation de la production, 1976 doit permettre l'implantation profonde du Mouvement Révolutionnaire National pour le Développement. Mais il s'impose, au départ, de préciser que notre Mouvement est moins un Parti politique qui, le plus souvent, n'est qu'un amalgame d'ambitions partisans et juxtaposées et de combinaisons impuissantes et malveillantes. Notre Mouvement est davantage, l'Union et le Rassemblement de tous les Rwandais sans exclusivité, l'alliance de toutes les forces rwandaises pour leur progrès. Cette vision doit être celle de tous les cadres afin d'être à même d'en imprégner les militants et militantes du Mouvement Révolutionnaire National pour le Développement. Ces cadres doivent donc avant tout viser les actions qui provoquent réellement le progrès.

L'année 1976 verra donc le déploiement et l'implan-

tation de tous les organes de notre Mouvement pour soutenir sur sa lancée l'action entreprise le 5 juillet 1973. Moyens d'inspiration, de communion de pensées et d'initiatives, ces organes orienteront la conception et la programmation du développement national. Nous voulons qu'ils constituent des centres de réflexion et d'action d'où jaillisse constamment la promotion réelle des intérêts communautaires.

1976, année du Mouvement, année de la Paix et de l'Unité nationale, pierre angulaire de toutes nos actions. Car c'est pour cimenter l'unité de notre peuple qui, ne l'oublions pas, a été ignorée quatre siècles durant, et pour lui assurer de meilleures conditions de s'atteler à son développement, que nous avons entrepris l'action du 5 juillet 1973 et que, le 5 juillet dernier, Nous avons publié les principes moteurs de notre Mouvement Révolutionnaire National pour le Développement. Ce cadre d'union, de sensibilisation et d'impulsion nous a paru s'imposer de lui-même dès lors que le déclin intérieur sur les plans moral, éthique et social étouffait les aspirations de notre peuple et que l'effacement extérieur altérait son image.

Le manifeste du 5 juillet 1975 est ainsi le moteur de toute notre action. Il dicte à la Deuxième République les grandes orientations nationales en matière économique, sociale et culturelle. C'est donc un devoir, pour toutes les militantes et tous les militants, de s'imprégner des principes et de traduire dans les faits les idéaux de notre Mouvement.

Certains, ceux qui se troublent des idéologies qu'ils n'ont pas imposées eux-mêmes, auraient déjà crié au socialisme. Les Rwandais leur répondent que le socialisme n'est point une peste, mais une doctrine parmi d'autres, une voie possible du développement. Mais nous Rwandais avons déjà affirmé, et nous en sommes convaincus, qu'aucune doctrine ne peut être prise comme un talisman magique du progrès. La volonté de chacun de nous, l'effort de chaque Rwandais est la seule garantie solide de notre développement.

1976, année du Mouvement : poursuite de l'effort pour la mobilisation, la sensibilisation des masses populaires pour leur propre développement; poursuite de l'effort entrepris dans la lutte anti-gros-ivoire; du mariage, en vue de l'augmentation de la production, de l'agriculture et de l'élevage. Année de l'établissement du 2e plan national de développement et de l'étude de son exécution annuelle dans l'évolution de nos villes et de nos campagnes. La mise en

place des cadres de notre Mouvement facilitera cette sensibilisation, cette conscientisation. Les Services d'information et d'orientation sortiront également de leur anxiété pour contribuer à cette mobilisation. Nous demandons à nouveau que les services techniques s'approchent plus des populations et expliquent sur le terrain la meilleure façon de gérer, de répartir, d'exploiter et de rentabiliser nos terres. Qu'ils s'appliquent sans plus de retard à l'amélioration du système de stockage et de distribution de notre production.

Si Nous avons dit que la commune est la base de notre développement, les différentes cellules du Mouvement Révolutionnaire National pour le Développement doivent dans notre Pays être les radicales, les vaillants sauteurs de ce développement au sein des populations.

L'année 1976, année du Mouvement qui nous impose d'orienter l'enseignement et l'éducation de la jeunesse de façon à permettre à celle-ci de s'intégrer dans le système de production. Aussi le cadre de notre réforme sociale doit-il être approfondi et fixé définitivement. Que les services responsables se convainquent qu'une telle réforme doit se baser sur un travail de profondes réflexions, mais qu'ils sachent aussi éviter un certain esprit de perfectionnisme qui engendrerait des retards irrémédiables. Car ce qui compte dans cette réforme, comme dans toute révolution, c'est de définir le cadre de travail, d'oser commencer, mais aussi savoir commencer par le bon bout.

Nous sommes conscients des nombreux problèmes qui freinent notre essor, mais dont plusieurs hélas, provoqués par la conjoncture internationale, échappent à notre seul contrôle. Tributaire de l'économie mondiale elle-même en crise, l'économie rwandaise en a subi, plus que toutes les autres, les effets perturbateurs. La hausse des matières premières a accentué les difficultés des pays sous-équipés, créé un climat d'incertitude dans les valeurs de toutes les monnaies et entraîné la montée des coûts des produits dérivés et manufacturés.

Tous ces éléments ont pesé sur notre économie engluée et dépendante de l'extérieur pour la grande part de ses biens de consommation et d'équipement. La rupture des stocks des produits de première nécessité ainsi que l'allongement de la chaîne des intermédiaires dans notre commerce ont amplifié cette inflation.

Face à cette situation, Nous avons déjà pris certaines mesures. C'est dans ce cadre que la proliféra-

tion du petit commerce a été freinée, qu'une commission nationale des prix a été structurée et qu'a été entrepris un programme de construction des centres d'entreposage de vivres. Un système de distribution de crédits qui draine l'épargne longtemps délaissée au niveau communal a été également mis en route et permettra d'étendre les banques populaires sur l'ensemble du pays.

Nous demandons aux responsables de cette action de ne pas freiner l'élan donné par les Rwandais des mille collines à ce projet de coopératives d'épargne, aux risques qu'une déception ne gâche des débuts qui étaient pourtant prometteurs. Aussi demandons-nous plus d'attention aux responsables de notre économie et spécialement à notre Conseil National pour la Politique Economique pour que d'autres mesures complètent celles déjà prises, afin que nous restions maîtres de la situation.

L'année 1975 a vu donc se confirmer et s'élargir les bases de la paix et de la concorde nationale. Elle nous laisse, au-delà, des acquis solides d'une diplomatie active. Notre action en ce domaine a porté sur la libération totale de notre continent, la solidarité du Piers-Monde, et la coopération internationale.

Nous voulons aussi que cette modeste contribution dans le monde soit centrée sur la défense des droits de l'homme, la compréhension mutuelle et la coopération entre les peuples. Nous pensons que la solidarité internationale doit avoir pour fondement le progrès mondial et instaurer un juste équilibre entre les nations. C'est pourquoi la restructuration du commerce international s'impose pour endiguer les conséquences des fluctuations de l'économie mondiale. La réforme du système monétaire international devrait aller dans le sens de la correction des termes de l'échange dont la détérioration accentue l'appauvrissement des pays sous-équipés et épuise leurs réserves de devises. Nous gardons l'espoir que les spécialistes concentreront leurs efforts sur la recherche d'une juste solution de ce problème crucial.

Mais, malgré ces succès, le Piers-Monde a connu des succès en 1975 : en Asie, les peuples Vietnamiens et Cambodgiens, longtemps écorchés par l'une des guerres les plus meurtrières, ont remporté une éclatante victoire grâce à leur vaillance invincible et à leurs ambitions de paix, de liberté et d'unité nationale.

Ces victoires, ont montré une fois de plus qu'un peuple est invincible quand il combat pour son unité, ses droits légitimes et son indépendance. Nous restons con-

vaincu que nos frères Angolais finiront eux aussi par comprendre que la paix et l'unité nationale sont les seuls piliers de leur libération.

Mais en Afrique du Sud, la répression s'amplifie et les arrestations des Noirs se multiplient. Des tyrans de ce siècle continuent à harceler le monde et à affirmer que les peuples d'Afrique du Sud, de Namibie et du Zimbabwe n'ont point le droit à l'indépendance et à la liberté. Nous espérons que les tenants de cet apartheid comprendront enfin que l'ère des colonisations est révolue et que les armes doivent se taire devant la paix et la justice.

L'année 1975 aura été, dans le monde entier, l'Année Internationale de la Femme. Elle aura donc été pour vous, Rwandaises militantes, une année de prise de conscience, de réflexion et d'organisation. Nous sommes pleinement conscients de votre rôle dans notre société qui, au demeurant, n'a jamais, de tout temps, été altéré : rôle de maternelle, d'éducation, de formation et de participation au progrès de la société. Nous savons que vos responsabilités sont réelles notamment quand l'intérêt national vous commande de contribuer, par vos suggestions, conseils, actions, à la lutte contre le vagabondage, l'oisiveté et le laisser-aller qui dégradent le développement de nos moeurs. Soyez assurées que, pour vous permettre d'assumer vos responsabilités, l'Etat ne ménagera aucun effort.

Et pour clore cette année consacrée à la femme, il nous a paru nécessaire de prendre des mesures de clémence à l'endroit de nos mères et de nos sœurs qui seraient fourvoyées dans la voie du mal. La décision suivante est donc prise à l'égard de toutes les femmes et filles se trouvant dans les prisons du pays :

- Les condamnées ayant subi une peine égale ou inférieure à 20 ans d'emprisonnement seront libérées immédiatement.
- Celles condamnées à l'emprisonnement à perpétuité auront leur peine commuée en un emprisonnement de 15 ans.
- Et enfin celles condamnées à la peine capitale voient leur peine commuée en un emprisonnement de 20 ans.

Le Ministre de la Justice exécutera immédiatement ces mesures et prendra toutes les dispositions utiles afin que celles se trouvant ce jour en détention préventive puissent elles aussi bénéficier de cette clémence que leur laisse l'Année Internationale de la Femme.

Voilà, Excellences Messieurs les Membres du Corps Diplomatique et Consulaire, Rwandaises, Rwandais, certains des acquis que nous laisse l'année 1975 qui s'achève.

que celle qui commence soit pour vous, pour vos familles, pour tout ce qui vous est cher, une année de bonheur, de satisfaction et de réussite. Qu'elle soit pour tout le Peuple Rwandais, une année de plus de joie, de plus d'unité et de concorde, d'effort et de courage dans la recherche commune du mieux-être national.

Que l'année 1976 soit l'année d'une démocratie-responsable, la vraie, réclamant la participation totale de chacun, paysan, militaire, responsable à tout niveau, employé dit privé ou public, militaire, chaque Rwandais, à l'effort en vue d'un rendement optimal. C'est là la seule chance de progrès du Peuple Rwandais.

Vive le Peuple Rwandais,

Vive la Paix internationale.

Le Contenu de l'Évangélisation

En date du 8 décembre 1975, le Pape Paul VI a publié une "Exhortation apostolique" sur l'évangélisation.

On sait que l'évangélisation était le thème du dernier Synode des évêques à Rome.

Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs le chapitre 3, intitulé : "Le contenu de l'évangélisation".

Texte à lire et méditer dans son intégralité. Sauter l'un ou l'autre paragraphe risquerait de laisser le lecteur sur sa faim et de faire apparaître injustement le texte comme incomplet.

A dessein, nous avons laissé tomber les références des textes cités, très nombreuses dans l'original.

Contenu essentiel et éléments secondaires

Dans le message que l'Eglise annonce, il y a certes beaucoup d'éléments secondaires. Leur présentation dépend fortement des circonstances changeantes. Ils changent aussi. Mais il y a le contenu essentiel, la substance vivante, qu'on ne pourrait modifier ni passer sous silence sans dénaturer gravement l'évangélisation elle-même.

Témoignage rendu à l'amour du Père

Il n'est pas superflu de le rappeler : évangéliser est tout d'abord témoigner, de façon simple et directe, du Dieu révélé par Jésus-Christ, dans l'Esprit-Saint. L'émouvoir que dans son fils il a aimé le monde; que dans son Verbe incarné il a donné l'être à toute chose et a appelé les hommes à la vie éternelle. Cette attestation de Dieu rejoindra peut-être pour beaucoup le Dieu inconnu qu'ils adoraient sans lui donner un nom, ou qu'ils cherchaient par un appel secret du coeur lorsqu'ils font l'expérience de la vacuité de toutes les idoles. Mais elle est pleinement évangélisatrice en manifestant que, pour l'homme, le Créateur n'est pas une puissance anonyme et lointaine : il est Père. "Nous sommes appelés fils de Dieu, nous le sommes effectivement" et nous sommes donc frères les uns des autres en Dieu.

Au centre du message : le salut en Jésus-Christ

L'évangélisation contiendra aussi toujours - base, centre et sommet à la fois de son dynamisme - une claire proclamation que, en Jésus-Christ, le fils de Dieu fait homme, mort et ressuscité, le salut est offert à tout homme, comme don de grâce et miséricorde de Dieu. Et non pas un salut immanent, à la mesure des besoins matériels ou même spirituels s'épuisant dans le cadre de l'existence temporelle et s'identifiant totalement avec les désirs, les espoirs, les affaires et les combats temporels, mais un salut qui déborde toutes ces limites pour s'accomplir dans une communion avec le seul Absolu, celui de Dieu : salut transcendant, eschatologique, qui a certes son commencement en cette vie, mais qui s'accomplit dans l'éternité.

Sous le signe de l'espérance

L'évangélisation par conséquent ne peut pas ne pas contenir l'annonce prophétique d'un au-delà, vocation profonde et définitive de l'homme à la fois en continuité et en discontinuité avec la situation présente : au-delà du temps et de l'histoire, au-delà de la réalité de ce monde dont une dimension cachée se manifestera un jour; au-delà

de l'homme lui-même dont le véritable destin ne s'épuise pas dans son visage temporel mais sera révélé dans la vie future. L'évangélisation contient donc aussi la prédication de l'espérance dans les promesses faites par Dieu dans la nouvelle alliance en Jésus-Christ; la prédication de l'amour de Dieu envers nous et de notre amour pour Dieu; la prédication de l'amour fraternel pour tous les hommes - capacité de don et de pardon, de renoncement, d'aide aux frères - qui, dérivant de l'amour de Dieu, est le noyau de l'Evangile; la prédication du mystère du mal et de la recherche active du bien. Prédication, également, et celle-ci est toujours urgente, de la recherche de Dieu lui-même à travers la prière surtout d'adoration et d'action de grâces, mais aussi à travers la communion avec ce signe visible de la rencontre de Dieu qu'est l'Eglise de Jésus-Christ, et cette communion s'exprime à son tour par la mise en oeuvre de ces autres signes du Christ vivant et agissant dans l'Eglise que sont les sacrements. Vivre de la sorte les sacrements, de façon à mener leur célébration à une véritable plénitude, n'est pas, comme certains le prétendaient, mettre un obstacle à l'évangélisation ou en accepter une déviation, c'est lui donner toute son ampleur. Car la totalité de l'évangélisation, au-delà de la prédication d'un message, consiste à implanter l'Eglise, laquelle n'existe pas sans cette respiration qu'est la vie sacramentelle culminant dans l'Eucharistie.

Message concernant toute la vie

Mais l'évangélisation ne serait pas complète si elle ne tenait pas compte des rapports concrets et permanents qui existent entre l'Evangile et la vie, personnelle et sociale de l'homme. C'est pourquoi l'évangélisation comporte un message explicite, adapté aux diverses situations, constamment actualisé, sur les droits et les devoirs de toute personne humaine, sur la vie familiale sans laquelle l'épanouissement personnel n'est guère possible, sur la vie en commun dans la société, sur la vie internationale, la paix, la justice, le développement; un message particulièrement vigoureux de nos jours sur la libération.

Un message de libération

On sait en quels termes on ont parlé, au récent Synode, de nombreux Evêques de tous les continents, surtout les Evêques du Tiers-Monde, avec un accent pastoral où vibrerait la voix de millions de fils de l'Eglise qui forment ces peuples. Peuples engagés, avec toute leur énergie, dans l'effort et le combat de dépassement de tout ce qui les condamne à rester en marge de la vie : famines, maladies chroniques, analphabétisme, paupérisme, injustices

dans les rapports internationaux et spécialement dans les échanges commerciaux, situations de néo-colonialisme économique et culturel parfois aussi cruel que l'ancien colonialisme politique. L'Eglise ont répété les Evêques, a le devoir d'annoncer la libération de millions d'êtres humains, beaucoup d'entre eux étant ses propres enfants; le devoir d'aider cette libération à naître, de témoigner pour elle, de faire qu'elle soit totale. Ce-là n'est pas étranger à l'évangélisation.

En rapport nécessaire avec la promotion humaine

Entre évangélisation et promotion humaine - développement, libération - il y a en effet des liens profonds. Liens d'ordre anthropologique, parce que l'homme à évangéliser n'est pas un être abstrait, mais qu'il est sujet aux questions sociales et économiques. Liens d'ordre théologique, puisqu'on ne peut pas dissocier le plan de la Création du plan de la Rédemption qui, lui, atteint les situations très concrètes de l'injustice à combattre et de la justice à restaurer. Liens de cet ordre éminemment d'évangélique qui est celui de la charité : comment en effet proclamer le commandement nouveau sans promouvoir d'abord la justice et la paix la véritable, l'authentique. Nous-même au de l'homme ? Nous avons tenu à le signaler. Nous-même au rappelant qu'il est impossible d'accepter "que l'oeuvre d'évangélisation puisse ou doive négliger les questions extrêmement graves, tellement agitées aujourd'hui, concernant la justice, la libération, le développement et la paix dans le monde. Si cela arrivait, ce serait ignorer la doctrine de l'Evangile sur l'amour envers le prochain qui souffre ou est dans le besoin".

En bien, les mêmes voix qui avec zèle, intelligence et courage ont abordé au cours du Synode ce thème brûlant, ont, à notre grande joie, fourni les principes illuminateurs pour bien saisir la portée et le sens profond de la libération telle que l'a annoncée et réalisée Jésus de Nazareth et telle que l'Eglise la prêche.

Sans réduction ni ambiguïté

Il ne faut pas nous cacher, en effet, que beaucoup de chrétiens généreux, sensibles aux questions dramatiques que recouvre le problème de la libération, en voulant en-gager l'Eglise dans l'effort de libération, ont fréquemment la tentation de réduire sa mission aux dimensions d'un projet simplement temporel; ses buts à une visée anthropocentrique; le salut dont elle est messagère et sacrement, à un bien-être matériel; son activité, oubliant toute préoccupation spirituelle et religieuse, à des initiatives d'

ordre politique et social. Mais s'il en était ainsi, l'Eglise perdrait sa signification foncière. Son message de libération n'aurait plus aucune originalité et finirait par être facilement accaparé et manipulé par des systèmes idéologiques et des partis politiques. Elle n'aurait plus d'autorité pour annoncer, comme de la part de Dieu, la libération. C'est pourquoi nous avons voulu souligner dans la même allocution à l'ouverture de la troisième Assemblée synodale "la nécessité de réaffirmer clairement la finalité spécifique religieuse de l'évangélisation. Cette dernière perdrait sa raison d'être si elle s'écarterait de l'axe religieux qui la dirige : le Règne de Dieu avant toute autre chose, dans son sens pleinement théologique".

La libération évangélique

De la libération que l'évangélisation annonce et s'efforce de mettre en oeuvre, il faut dire plutôt :

- elle ne peut pas se cantonner dans la simple et restreinte dimension économique, politique, sociale ou culturelle, mais elle doit viser l'homme tout entier, dans toutes ses dimensions, jusque et y compris dans son ouverture vers l'absolu, même l'Absolu de Dieu;

- elle est donc rattachée à une certaine conception de l'homme, à une anthropologie qu'elle ne peut jamais sacrifier aux exigences d'une quelconque stratégie, d'une praxis ou d'une efficacité à court terme.

Axe sur le Règne de Dieu

C'est pourquoi, en prêchant la libération et en s'associant à ceux qui oeuvrent et souffrent pour elle, l'Eglise - sans accepter de circonscrire sa mission au seul domaine du religieux, en se désintéressant des problèmes temporels de l'homme - réaffirme la primauté de sa vocation spirituelle, elle refuse de remplacer l'annonce du Règne de Dieu par la proclamation des libérations humaines, et elle proclame que même sa contribution à la libération est incomplète si elle néglige d'annoncer le salut en Jésus-Christ.

Sur une vision évangélique de l'homme

L'Eglise rapproche mais n'identifie jamais libération humaine et salut en Jésus-Christ, car elle sait par révélation, par expérience historique et par réflexion de foi que toute notion de libération n'est pas forcément cohérente et compatible avec une vision évangélique de l'homme, des choses et des événements; elle sait qu'il ne suffit pas d'instaurer la libération, de créer le bien-être et le développement, pour que le Règne de Dieu arrive.

Bien plus, l'Eglise a la ferme conviction que toute libération temporelle, toute libération politique - même si elle s'efforce de trouver sa justification dans telle ou telle page de l'Ancien ou du Nouveau Testament, même si elle réclame pour ses postulats idéologiques et ses normes d'action l'autorité des données et des conclusions théologiques, même si elle prétend être la théologie pour aujourd'hui - porte en elle-même le germe de sa propre négation et déçoit de l'idéal qu'elle se propose, tant que ses motifs profonds ne sont pas ceux de la justice dans la charité, tant que l'élan qui l'entraîne n'a pas de dimension vraiment spirituelle et que son but final n'est pas le salut et la béatitude en Dieu.

Comportant une nécessaire conversion

L'Eglise tient certes comme important et urgent de bâtir des structures plus humaines, plus justes, plus respectueuses des droits de la personne, moins oppressives et moins asservissantes, mais elle est consciente que les meilleures structures, les systèmes les mieux conçus de viennent vite inhumains si les penes inhumaines du coeur de l'homme ne sont pas assainies, s'il n'y a pas une conversion du coeur et du regard de ceux qui vivent dans ces structures ou les commandent.

Excluant la violence

L'Eglise ne peut accepter la violence, surtout la force des armes - incontrôlable lorsqu'elle se déchaîne - et la mort de qui que ce soit comme chemin de libération, car elle sait que la violence appelle toujours la violence et engendre irrésistiblement de nouvelles formes d'oppression et d'esclavage souvent plus lourdes que celles dont elle prétendait libérer. Nous l'avons dit clairement au cours de notre voyage en Colombie : "Permettez enfin que Nous vous exhortions à ne pas mettre confiance dans la violence et dans la révolution; c'est contraire à l'esprit chrétien, et cela peut aussi retarder, et non favoriser, l'émancipation sociale à laquelle vous aspirez à bon droit".

Nous devons dire et réaffirmer que la violence n'est ni chrétienne ni évangélique et que les changements brusques ou violents des structures seraient fallacieux, inefficaces en eux-mêmes et certainement non conformes à la dignité du peuple".

Contribution spécifique de l'Eglise

Ceci dit, Nous nous réjouissons que l'Eglise prenne une conscience toujours plus vive de la façon propre, foncièrement évangélique, qu'elle a de collaborer à la libération des hommes. Et que fait-elle ? Elle cherche de

plus en plus à susciter de nombreux chrétiens qui se donnent à la libération des autres. Elle fournit à ces chrétiens "libérateurs" une inspiration de foi, une motivation d'amour fraternel, un enseignement social auquel le vrai chrétien ne peut pas ne pas être attentif mais qu'il doit poser à la base de sa sagesse et de son expérience pour le traduire concrètement en des catégories d'action, de participation et d'engagement.

Tout cela sans se confondre avec des attitudes tactiques ni avec le service d'un système politique, doit caractériser l'élan du chrétien engagé. L'Eglise s'efforce d'insérer toujours le combat chrétien pour la libération dans le dessein global du salut qu'elle annonce elle-même.

Ce que Nous venons de rappeler ici émerge plus d'une fois dans les débats du Synode. Nous avons d'ailleurs voulu consacrer à ce thème quelques mots d'éclaircissement dans l'allocation que Nous adressons aux Pères à l'issue de l'Assemblée.

Toutes ces considérations devraient aider, il faut l'espérer, à éviter l'ambiguïté que revêt très souvent le mot "libération" dans les idéologies, les systèmes ou les groupes politiques. La libération que proclame et prépare l'évangélisation est celle que le Christ lui-même a annoncée à l'homme par son sacrifice.

La liberté religieuse

De cette juste libération liée à l'évangélisation, qui cherche précisément à réaliser des structures sauvagardant la liberté humaine, on ne peut séparer la nécessité d'assurer tous les droits fondamentaux de l'homme, parmi lesquels la liberté religieuse tient une place de première importance. Nous avons récemment parlé de l'actualité de ce problème, en relevant "combien de chrétiens aujourd'hui encore, sont étouffés par une oppression systématique parce qu'ils sont chrétiens, parce qu'ils sont catholiques". Le drame de la fidélité au Christ et de la liberté religieuse continue, même s'il est camouflé derrière des déclarations catégoriques en faveur des droits de la personne humaine et de la société.

La Pédagogie moderne au Rwanda

Note de la Rédaction

Répondant à la vocation de "Dialgue", nous publions ci-après un texte de grande actualité pour l'enseignement du français au secondaire.

C'est un point de vue que l'auteur exprime dans une langue attirante, parfois percutante, en assemblant la responsabilité de ses affirmations.

Nous serions heureux d'accueillir les réactions de nos lecteurs à ce texte.

Critiques et projets de réformes vont bon train dans le petit monde de l'enseignement. Deux cibles : les structures et les méthodes de l'enseignement au Rwanda. Les unes et les autres sont invariablement jugées inadéquates, absurdes ou rétrogrades. A juste titre, bien souvent.

Mais il nous paraît étonnant que tant de perspicacité critique soit employée à détruire ce qu'on fait nos devanciers, et qu'on en garde si peu pour tâcher d'examiner avec quelque sérieux ce que nous nous proposons d'y substituer aujourd'hui. Il semble que, d'une façon générale, on soit trop peu en garde contre la bête niaiserie qui consisterait à taxer uniformément ses prédécesseurs de niaiserie, au nom d'une nouvelle et définitive vérité dont on serait les orgueilleux dépositaires.

Quatre années d'enseignement du français dans les deux dernières années du cycle secondaire nous en ont suffisamment appris pour nous autoriser, sans vanité, à une telle mise en garde, au moment où se trouvent à l'étude des projets de réforme englobant le domaine de notre compétence.

A partir d'une critique justifiée de l'inadaptation des programmes de littérature, trop rapidement transplanter de l'enseignement européen, et d'une autre, beaucoup moins justifiée, de l'archaïsme inopérant des anciennes méthodes d'enseignement du français, relevant toutes, plus ou moins, de la célèbre "méthode Grévisse", on se plait

souvent à déplorer le fiasco évident de l'enseignement du français au Rwanda jusqu'à nos jours, auquel on prétend remédier par la mise en application de nouveaux programmes et par l'introduction de nouvelles méthodes pédagogiques.

QUELQUES INSUFFISANCES DE LA CRITIQUE EXERCÉE CONTRE LES ANCIENNES MÉTHODES

Avant d'esquisser, à notre tour, une critique de cette pédagogie moderne, nous tenons à marquer que le fiasco des anciennes méthodes ne nous semble pas absolument évident.

1°) Pour prendre la mesure de ce fiasco, les références sont défait. Le français se heurte, au Rwanda, à une situation linguistique qui n'a peut-être pas d'équivalent en Afrique Noire.

L'extrême morcellement linguistique de l'Afrique Occidentale offre une tendre proie aux appétits de conquête culturelle. Rien de tel au Rwanda, où le français se trouve face à une langue forte, unie, fière de son originalité, et consciente de sa beauté. Face au kinyarwanda, le français n'a qu'un seul et unique vainqueur : son audience internationale. C'est peu. En sorte que le français ne semble guère voué, au Rwanda, à un avenir plus exaltant que son actuel statut effectif : celui d'une langue pour "Happy Few"... Et méthodes anciennes aussi bien que modernes n'en peuvent mais.

2°) Beaucoup plus que les méthodes d'enseignement, c'est le mode de recrutement du personnel enseignant rwandais qui nous semble devoir être vigoureusement mis en cause. S'il est vrai qu'on peut à juste titre dénoncer certaines graves carences dans l'enseignement du français, c'est moins aux méthodes qu'elles sont imputables, qu'à ceux qui les appliquent. Mal n'ignore que les bourses pour l'I.P.W. sont traditionnellement réservées aux cadres, ou que le métier de professeur est quasiment ingé-
rant pour un Rwandais cultivé. Si miraculeuses que soient les méthodes pédagogiques employées, on ne pourra faire que la qualité des résultats ne soit fonction de celle des maîtres.

3°) On a souvent remarqué le caractère figé et très magistral de la pédagogie des professeurs rwandais. De là à attribuer cet immobilisme retardataire aux "anciennes méthodes" d'enseignement, il n'y a qu'un pas, trop caractéristiquement français. Or l'essence de la "pédagogie" rwandaise fait problème. Car les lois de la pédagogie ne sont pas en tous temps et en tous lieux les mêmes. L'attente et l'assimilation du savoir empruntent des voies très

différentes chez un élève rwandais et chez un élève européen; la communication du savoir par le maître est soumise aux lois d'une rhétorique ancestrale, encore profondément ancrée en tous les Rwandais, dont l'étranger peut se mesurer à l'ennui que nous, Européens, ne pouvons nous empêcher de ressentir à l'écoute d'un discours prononcé par un Rwandais, si occidentalisé soit-il. A ne considérer que le comportement festuel d'un orateur rwandais, il est facile de remarquer, par exemple, que les règles rwandaises de l'"action" sont radicalement différentes des nôtres. Si bien que la communication "ex cathedra" d'un savoir impassible, que NOUS jugeons ALLOUARD'NIU pédagogique, est probablement, à probablement pour un Rwandais des vertus qui nous sont inaccessibles, ou que nous avons oubliées.

Sous peine de "pédagocentrisme", trois conclusions s'imposent donc :

- ne pas mettre sur le dos des anciennes méthodes des travers (présupposés tels) issus d'une originale tradition rhétorique;
- entreprendre une étude systématique de cette tradition - seul moyen d'en déceler efficacement les insuffisances;
- ne pas prétendre contraindre le professeur rwandais à se conformer coûte que coûte à nos modèles pédagogiques - surtout lorsque ces modèles apparaissent comme les plus récents rejets de nos Sciences Humaines, donc sujets à d'immanquables transformations. De ces méthodes, justement, parlons-en.

ELEMENTS POUR UNE CRITIQUE DE LA PÉDAGOGIE MODERNE

- Qu'entendons-nous par "pédagogie moderne" ? Sans entrer dans le détail des nombreuses théories soutenues par les spécialistes de la chose, qu'il nous suffise d'en énumérer quelques caractéristiques, auxquels on semble s'accorder à reconnaître la modernité en matière d'éducation :
- pénétration de l'esprit par l'inconscient au moyen des méthodes audio-visuelles;
 - socialisation précoce de l'individu;
 - démythification de la relation maître-élève;
 - participation active de l'élève;
 - aspect ludique de l'enseignement;
 - recherche systématique de l'efficacité immédiate;
 - scientificité des méthodes.

Telles sont les principales caractéristiques de cette pédagogie moderne que l'on est en train d'introduire au Rwanda. Sans considérer que les Américains, qui furent les vulgarisateurs de ce système d'éducation, sont en train d'en revenir gravement, on s'empresse d'aller porter la bonne Nouvelle Pédagogique - déjà vieille de plusieurs décennies - aux désolés du Tiers-Monde. On oublie un peu vite que l'introduction encore récente de ce que nous considérons comme nos modernes méthodes fut déjà pour les Rwandais une colossale révolution, dont ils n'ont pas encore fini de ressentir la nouveauté; que, pour pouvoir comprendre, il faut avoir appris; que ces dérivés tours de passe-passe de professionnels de la pédagogie ne sont propres qu'à ajouter à un désarroi intellectuel dont, nonobstant, on dénonce les déplorable effets; que cette nouvelle forme de notre pédagogie occidentale a été secrétée par une civilisation donnée, à une époque historique donnée, et qu'elle ne convient pas obligatoirement au monde entier.

Est-il urgent, est-il indispensable de se mettre à façonner l'esprit rwandais selon des méthodes et un idéal conjointement issus des théories freudiennes, marxistes, et des nécessités de notre civilisation technique? Nous n'en sommes guère convaincus.

1°) Le vieux cours théorique de grammaire, dans le style "Grévisse", est moribond. Il doit être remplacé par les méthodes audio-visuelles, dont l'efficacité, prouvée par le succès des méthodes "Assimil" passe pour indubitable. En quoi consiste la "Révolution de l'Audio-Visuel"? A substituer à l'acquisition consciente et volontaire du savoir par l'esprit de l'élève, l'assimilation par l'inconscient.

C'est pourquoi nous faisons allusion à Freud et à sa découverte de "l'entrée par derrière", - "l'Entrée des Artistes". C'est la méthode bien connue du bourrage de crâne, autrement connue sous l'appellation de lavage de cerveau, qui utilise cette rare conquête de la pédagogie moderne qu'est la technique complétement raffinée du rabôchage. Tout concourt à l'abrutissement concerté de l'élève, et à la mise hors de combat de ses facultés conscientes: le rabôchage endort d'autant plus sûrement la conscience que les "messages" rabôchés sont suffisamment anodins pour ne pas la déranger. D'où le caractère tristement bêtifiant des textes conçus à cet effet (cf. "My tailor is rich"), que l'on a honte de lire devant des classes d'adolescents goguenards. Il faut une sérieuse dose de mépris de ses élèves, et une autre sérieuse dose de défiance de leurs capacités intellectuelles, pour accepter de les a-

bâtir ainsi. Les Européens n'ont pas lieu de se scandaliser des méthodes employées par les Coréens du Nord...

2°) S'il est vrai que, malgré ces ruses hypnopédiques, on ne peut interdire l'irruption dérangeante de la conscience, que du moins on en amortisse les effets en ne lui autorisant une productivité qu'au sein d'un groupe. Voici donc qu'avec une telle socialisation de la réflexion, le freudisme se voit relevé par un marxisme inavoué, ou, plus exactement, par cette grande philosophie sociale, issue du marxisme, qui nous hante confusément.

- Le travail par équipe, le travail de groupe est une des grandes marottes de la pédagogie contemporaine. Outre qu'il empêche l'individu de se retrouver seul face à sa conscience, en une situation critique toujours redoutable, il offre du même coup l'avantage de donner à l'élève l'illusion d'être libéré de la contrainte du maître, et de lui faire subir sans qu'il s'en aperçoive la censure bien plus contraignante du groupe, de la collectivité. En sorte que, loin d'être "oxygène", le travail de groupe se ramène trop souvent à l'agitation désordonnée de stériles platitudes. On continue donc à dupier l'élève.

- Libérateur des opprimés, le marxisme inspire également la levée de boucliers contre l'ancienne relation répressive et autoritaire du maître et de l'élève, cependant que l'on feint d'ignorer que l'auto-discipline et l'inter-surveillance, qui occupent à l'élève le refuge dans la féconde complicité de ses condisciples, sont beaucoup plus astreignantes que l'autorité magistrale. On dupes encore l'élève.

- Tout comme le travailleur doit être intéressé à la machine de l'entreprise, il faut intéresser l'élève, piquer sa curiosité; il faut qu'il se sente concerné, qu'il "participe". En d'autres termes, le professeur doit imaginer un subterfuge pour que l'élève, piqué au vif, n'ait pas à se donner le mal de mobiliser ses efforts, et que, pour ainsi dire, il ne se sente pas travailler. On dupes toujours l'élève.

3°) La meilleure façon d'éliminer la désagréable impression de travailler reste encore de JOUER. La condamnation aux loisirs forcés étant le corrélat obligé de notre civilisation technique, l'enseignement n'y échappe pas. Le mot d'ordre va donc être d'apprendre en amusant, pour que l'élève ne sache surtout pas qu'il apprend; supprimer autant que possible la distinction entre travail et jeu, au profit de ce dernier; épargner à l'élève le douloureux apprentissage du travail conscient et volontaire; maintenir artificiellement l'élève dans un infantillisme chimé-

rique et dangereux, puisque son entrée en contact avec le monde des adultes lui révélera qu'on y travaille sans jouer. Bref, si la grossière carotte pédagogique du jeu peut avoir, lorsqu'elle est tendue avec discernement, certaines vertus éducatives, on ne peut avoir l'inconscience de l'ériger en système qu'à la faveur d'une parfaite cécité théorique, ou d'une prodigieuse sous-estimation de la psychologie de l'élève.

Nous avons ébauché une critique très générale des méthodes de la pédagogie moderne. Les arguments présentés, d'ordre purement théorique, ne concernent pas expressément la problématique de l'enseignement au Rwanda. Il nous reste donc à les rendre directement pertinents.

LA PEDAGOGIE MODERNE AU RWANDA

A la lumière de ces analyses, il nous semble évident, que l'introduction de nouvelles méthodes pédagogiques au Rwanda doive se heurter à certaines incompatibilités criantes.

- Plus que partout ailleurs en Afrique, peut-être, les élèves rwandais ont une conscience aiguë de la précarité de leur sort. Chaque heure de cours est un pas vers la Terre Promise du Diplôme et vers l'accession à la classe possédante. Si nous convenons qu'il faut essayer de "dramatiser" quelque peu cette situation trop tendue, nous nous refusons à essayer de faire croire à nos élèves qu'ils sont en classe pour s'amuser. C'est une élémentaire question de tact !

- Notre pédagogie gestionnaire, qui a le constant souci de la variété et des effets de surprise, a été engendrée par la nécessité où se trouvait le professeur de capter l'attention de plus en plus rebelle des enfants européens. En Europe, le professeur est gravement concurrencé, et trop souvent devancé, par les "mass-media". Rien de tel en Afrique, et singulièrement au Rwanda, où les sollicitations de l'information et de la publicité n'existent quasiment pas. Nos effets pédagogiques sont donc inadéquats, voire disproportionnés. La parole des maîtres n'est concurrencée par aucune autre. L'attention des élèves n'a pas à être conquise : elle s'offre avec avidité. Cependant, les élèves prennent goût à cette stimulation pédagogique qui leur mène le travail. Nous leur créons donc de nouveaux besoins, ET SAUF UN MEME COUP LA PEDAGOGIE DES PROFESSEURS RWANDAIS, qui, eux, ne ressentent pas du tout la nécessité de tant d'ingéniosité pédagogique, - et ils ont raison ! Si bien que, lorsque, dans un établissement, la pédagogie

d'un professeur vient à être critiquée par les élèves, l'expérience prouve que la victime est presque toujours rwandaise.

- Le soin apporté à l'acquisition d'automatismes inconscients, le constant souci de former les esprits sans qu'ils s'en aperçoivent, sans qu'ils aient à assumer consciemment leur travail, le désir d'éviter à l'élève autant que possible l'effort conscient et volontaire, sont propres à accentuer une attitude d'IRRESPONSABILITE face au savoir, dont on s'accorde pourtant à reconnaître qu'elle est une des plaies de la mentalité des peuples sous-développés.

- Proposer une pédagogie de l'abaissement nous semble singulièrement maladroit, en un temps où les Africains prennent conscience, à juste titre, d'avoir été trop longtemps traités comme des bêtes de somme par l' esclavage, et d'avoir été socialement abrutis par le colonialisme... A moins que l'on ne se propose d'assumer avec cynisme les ambitions du néo-colonialisme ! Nous avons vu que, à bien des égards, la pédagogie moderne tend à maintenir artificiellement l'élève dans un monde infantile, où tout est facile et agréable. Or la réalité, pour le Rwanda, est difficile et désagréable. Sortis du monde irréel de leur établissement secondaire, les élèves rwandais se trouvent violemment confrontés à une réalité de souffrance et de travail, à laquelle rien ne les a préparés pendant leurs six années de scolarité. C'est une rupture catastrophique. N'y ajoutons pas par des méthodes pédagogiques propres à l'aggraver.

CONCLUSION

Nous avons voulu dresser une critique succincte mais radicale du système pédagogique qui semble vouloir être introduit au Rwanda. Notre propos n'étant pas d'y aller à notre tour de notre petit projet de réforme, nous ne proposons rien en contre-partie de tant de rejets, laissant cela à de plus qualifiés que nous. Mais nous n'en voulons pas pour autant terminer sur une note aussi négative.

De fait, nous nous rendons compte que, poussé par les nécessités de la polémique et les intransigences propres à une critique sériuse, nous nous sommes nous-même acculé à prendre des positions extrêmes, qui pourraient passer pour franchement réactionnaires, et qui ne correspondent guère à la réalité de nos propres pratiques pédagogiques. Nous ne dédaignons nullement les méthodes dites "vivantes". Elles sont précieuses pour renouveler l'atmosphère vite confinée d'un cours de français. C'est ainsi qu'il nous arrive de pratiquer le travail de groupe, la lecture

de textes non littéraires, les interviews, etc... Utilisées avec parcimonie, ces méthodes sont fécondes. Mais nous restons fondamentalement persuadé des vertus de la bonne vieille parole magistrale...

Tout en introduisant un poison supplémentaire dans un pays qui en est déjà bien pourvu, la pédagogie nouvelle appliquée au Rwanda apportera sans doute certains fruits; il est parfaitement vain d'en attendre le moindre miracle.

Ditier J. LAMATSON
Kigali, janvier 1976.

Animation socio-culturelle et éducation dans un quartier de Kigali

L'éducation extrascolaire n'est pas une nouveauté au Rwanda. Des formes variées d'éducation des adultes en dehors des "écoles" se sont multipliées ici et là dans le pays et se présentent comme des "centres de formation", des "centres d'alphabétisation ou d'éducation de base", des "foyers sociaux", des "centres d'animation rurale", des "maisons familiales", des "centres d'animation rurale",... sans oublier l'"Extension universitaire", l'"Université radiophonique" et plusieurs autres formules plus ou moins anciennes. Plus répandue dans le milieu rural, cette éducation est née d'une prise de conscience de l'insuffisance de l'enseignement scolaire régulier, pourant combien favorisé dans le pays. En effet, plus l'enseignement scolaire est apparu déficient qualitativement et quantitativement, plus le domaine extrascolaire a pris de l'importance. Par contre, dans un sens beaucoup plus positif, il devient de plus en plus évident que l'éducation qui vise au développement du pays ne saurait se limiter au cadre traditionnel de l'école. Quel sera donc demain le visage de l'"école populaire" ?

Loin de vouloir remplacer l'école primaire, secondaire et universitaire, l'éducation extrascolaire se développera de plus en plus en ayant une finalité propre et une efficacité peut-être étonnante ! Les adultes, jeunes ou moins jeunes, ayant un travail rémunéré ou non, du milieu urbain ou rural, ont besoin d'une formation toujours de plus en plus poussée afin d'être aptes à assumer de plus grandes responsabilités dans leur milieu social (famille, milieu de travail, société...). Cette éducation "nouvelle" ne visera pas surtout l'acquisition de connaissances nouvelles mais au développement de capacités nouvelles permettant à l'adulte un meilleur engagement social et professionnel. C'est pourquoi, dans un quartier urbain, un programme d'éducation des adultes en dehors du cadre scolaire mais inséré dans un ensemble d'animation socio-culturelle, peut provoquer une certaine curiosité et soulever plusieurs questions.

ANIMATION SOCIO-CULTURELLE

LE QUARTIER NYAMIRAMBO - BILYOGO

Le quartier populaire "Nyamirambo-Bilyogo" de Kigali est beaucoup mieux connu par les expressions "mu gishwili" ou "quartier musulman". Le glissement entre ces deux désignations - "quartier musulman" où l'on parle le swahili - se retrouve aussi pour qualifier beaucoup d'habitants de ce quartier : les musulmans sont souvent appelés "abakwa-hili" (expression souvent péjorative) parce qu'ils maîtrisent plus ou moins la langue swahili, considérée au Rwanda comme la langue "urbaine". De fait, la plupart d'entre eux connaissent le swahili, soit à cause de leur origine étrangère (Tanzanie, Uganda...), soit à cause de leurs nombreuses relations commerciales à l'extérieur du pays.

Le plus ancien quartier populaire de la capitale a un visage extérieur inhabituel au Rwanda; il est caractérisé par une population hétérogène très dense, par des rues où s'entassent des maisons, des boutiques, des ateliers, des bars ou des restaurants, ... bref, par tout un ensemble urbain qui étonne celui qui ne connaît que les collines du paysage rural. De plus, ce quartier ressemble peu à ceux qui ont surgi ici et là dans "la banlieue" de Kigali : Akajagari, Muhima, Kiyovu, "Belge", Gikondo, Kazamuzanya, ... Car, à Nyamirambo-Bilyogo, il y a plus qu'une simple agglomération; une grande partie de la population est vraiment urbaine, fixée là depuis une ou deux générations et ayant acquis un style de vie particulier (religion musulmane, coutumes, langue...). Enfin, géographiquement, ce quartier constitue une plaque tournante entre le centre de la ville

et la zone plus résidentielle de Nyamirambo (aux environs du Collège Saint André jusqu'au stade municipal). La population est donc presque saturée dans ce couloir de sorte que les habitations nouvelles débordent sur les deux côtés du quartier et se fixent dans les bananeraies de Nyakabanda, de Cyahuri ou de Bwampara.

ANIMATION SOCIO-CULTURELLE

"Concrètement, qu'est-ce que vous faites dans cette animation socio-culturelle à Nyamirambo ?" C'est pour répondre, en partie seulement, à cette question si souvent entendue, qu'il est peut-être utile d'essayer de traduire en chiffres et en discours "concret" une expérience qui commence sa deuxième année. C'est effectivement au début de novembre 1974, date de notre insertion progressive dans ce quartier, que nous avons lancé les premières activités "socio-culturelles"... dans les bâtiments du foyer social. Pour répondre à un désir exprimé par des jeunes rencontrés lors des premières activités plutôt récréatives et pour aller dans un sens qui nous était plus familier, des cours du soir ont été organisés : français, anglais, alphabétisation... et un peu plus tard, comptabilité, problèmes de développement. Ces quelques cours que l'on pourrait regrouper sous les catégories "éducation des adultes", "éducation permanente", "éducation de base" ou "formation complémentaire" avaient lieu le soir, à partir de 19 heures, au Centre socio-médical de Nyamirambo-Bilyogo.

Deux soirées par semaine, lundi et samedi, étaient libres pour permettre des jeux éducatifs, des loisirs, du cinéma, des rencontres, des "soirées" de magie ou autres... Dès le début, des activités sportives ont trouvé une place à l'intérieur des nombreuses possibilités d'animation, sans oublier "les sorties" éducatives et divertissantes ! Tout cela pour répondre à la nécessité d'organiser des loisirs sains dans un quartier qui a beaucoup d'autres attraits, commerciaux et autres...

Peu à peu, d'autres activités se sont greffées sur la formule d'un "Club de culture et de loisirs" appelé "Rafiki", mot swahili signifiant "ami". Le moyen est apparu très tôt intéressant pour regrouper les jeunes et évaluer la formule de l'école traditionnelle. "Une école populaire" ne devait pas compter seulement des cours mais aussi une bibliothèque populaire (ancien "Club de lecture" de Caritas), un petit journal, des activités diverses pouvant faciliter la connaissance mutuelle et une meilleure participation des membres... Dans un quartier très pluraliste, il paraissait important de ne pas nous identifier à un groupe particulier. C'est pourquoi, des activi-

tés aussi différentes qu'un cours d'anglais et d'alphabétisation, que le cinéma pour la masse des enfants et une conférence sur l'année de la femme, pouvaient rejoindre plusieurs couches sociales.

Ce tableau, très proche de la fiction de tout programme, cache bien des aspects plus sombres de la réalité quotidienne. Concrètement, dans le détail, que peut recouvrir telle ou telle activité mentionnée ? Par exemple, les jeux éducatifs ? Les visites organisées ? Nous tenterons de répondre pour un secteur précis, le plus important quantitativement dans cette animation socio-culturelle : l'éducation des adultes. Dans un rapport, rédigé en mai 1975, un paragraphe sur la formation technique ainsi les grandes orientations : "Les besoins et les attentes des jeunes du quartier se situent au double plan de la formation générale et de la formation technique. On souhaite compléter les études déjà faites ou simplement amorcer une formation scolaire inexistante. On demande des cours d'alphabétisation, de français, d'anglais. Une formation plus liée au travail apparaît également souhaitable : cours de comptabilité commerciale, complément de formation technique pour les petits artisans (mécaniciens, menuisiers, etc.)". A propos des cours, on envisageait des projets d'avenir : "Le programme de cours actuel devrait être développé, surtout pour ce qui concerne l'alphabétisation et le français. A la condition de trouver les locaux disponibles, on pourrait donner concurremment plusieurs cours chaque soir de la semaine. D'autres cours pourraient être proposés : swahili, littérature africaine, initiation au cinéma, ... et des cours techniques (mécanique, soudure, plomberie, ...)". Encore une fois, nous pensons qu'il serait bon d'illustrer toutes ces belles prévisions par des faits et par des chiffres.

EDUCATION DES ADULTES

Les inscriptions

Durant la période de novembre 1974 à juin 1975, il y eut 453 inscriptions, sans compter celles faites pour la bibliothèque populaire. Concernant ce secteur particulier, pour la période du 6.2.75 au 20.11.75, on compte 216 inscrits. Il importe de ne pas accorder trop d'importance à ces premiers chiffres ! En effet, durant la période de janvier 1975), des statistiques plus réalistes donnent une idée plus exacte et aussi plus modeste de la composition du club à ce moment (janvier 1975), puisque, durant les

premières semaines, l'inscription était valable pour deux mois seulement (novembre et décembre) et était à la portée des bourses les moins bien garnies. Par conséquent, ces statistiques concernant la nouvelle inscription, faite à partir de janvier 1975, correspondent assez bien à la situation qui s'est maintenue jusqu'à la fin de juin 1975 :

"Actuellement, il y a 118 membres qui ont payé leur cotisation au club "Rafiki". Presque tous sont des hommes; il n'y a que 6 femmes. Tu ne trouves pas que c'est bien peu, surtout en cette année internationale de la femme ? Comment trouver un meilleur équilibre ? 86 membres ont la carte de senior (18 ans et plus), soit plus de 70 %, et 32, la carte junior, soit moins de 30 %. Cette grande majorité d'adultes s'explique par le fait que notre programme d'activités est très "sérieux" : il est composé pour le moment surtout de cours et d'un service de bibliothèque. Y aurait-il un moyen de faire quelque chose pour les plus jeunes ?

Tu veux connaître de façon un peu plus précise l'âge des membres qui ont la carte senior : eh bien, voici quelques chiffres : 6 ont moins de 20 ans; 26 ont entre 20 et 23; 30, entre 24 et 27; 15, entre 28 et 32 et 6 ont plus de 32 ans. Si tu fais le total, ça donne 83 et non 86. La raison en est que 3 membres ont préféré être discrets sur leur âge : il ne faut pas forcer les confidences ! Le moyen d'âge des membres seniors se situe autour de 25 ans.

Les années d'études faites varient beaucoup d'un membre à l'autre. Il va de soi que celui qui suit le cours d'anglais a passé plus d'années sur les bancs de l'école que celui qui est inscrit à l'alphabétisation. Pour ceux dont on connaît la scolarisation, la moyenne est de 2 ans post-primaire.

Et quels sont les métiers, les professions qu'exercent les membres du club ? Pour le moment, 22 des 86 membres sont sans travail, soit environ 1 sur 4. Pour les 64 autres, on trouve plus d'une trentaine de boulots différents : une dizaine de commerçants, une vingtaine d'artisans (plombier, soudeur, mécanicien, menuisier...) et une vingtaine de fonctionnaires et de cadres dans l'entreprise privée, sans oublier nos 6 militaires.

Les membres du club se répartissent ainsi pour les différents cours. L'anglais vient en tête avec 52 inscriptions (50 senior et 2 junior), puis le français avec 41 (32 senior et 9 junior), enfin l'alphabétisation avec 28 (12 senior et 16 junior).

Il y a encore 6 membres inscrits au club, tous junior, qui ne suivent pas de cours; ce sont sans doute des amateurs de cinéma !"

Les nouvelles inscriptions pour 1975-1976 ont commencé au début du mois d'octobre, une semaine avant le début des cours, et se sont poursuivies durant tout ce mois. De fait, il n'y a pas de date limite... et le mouvement continue toujours, mais à un rythme plus lent. Au 30 octobre 1975, nous comptons 185 inscriptions pour les cours seulement. Ce nombre ne comporte donc pas les inscrits pour les sports ou pour les loisirs (au 20 novembre, ils étaient 57), ni ceux qui sont inscrits pour la bibliothèque populaire (216 inscrits depuis l'ouverture jusqu'au 20 novembre 1975). Plus d'une trentaine de lecteurs inscrits à la bibliothèque suivent des cours pour l'année 1975-1976.

Après l'expérience de l'année passée, il parut opportun de spécialiser et de multiplier les inscriptions pour la nouvelle année. On devient donc membre du club "Rafiki" par l'une ou l'autre inscription (carte de membre). Une inscription différente est prévue pour chacun des cours, une autre pour la bibliothèque populaire (100 frs) et une autre pour les sports et les jeux d'intérieur. Le montant d'inscription est le même pour les jeunes et les plus âgés, sauf pour les sports et les loisirs où l'on fait la distinction suivante : 100 frs pour les adultes, 50 frs pour les jeunes et 20 frs pour les enfants. Les frais d'inscription pour les cours varient surtout en fonction du niveau social du public visé. Pour le cours de comptabilité, par exemple, 200 frs sont exigés par trimestre (sans compter le matériel), tandis que pour l'alphabétisation la cotisation demandée est de 50 frs par trimestre. La distinction "senior" et "junior" a été supprimée.

Les cours

Dans les statistiques qui suivent les chiffres compilés ne concernent que les inscriptions aux différents cours jusqu'au 20 novembre :

alphabétisation	39	anglais 1	23
français 1	48	anglais 2	11
français 2	23	comptabilité 1	30
swahili	13	comptabilité 2	15

Il y a donc un total de 202 inscriptions aux cours pour 185 personnes puisque quelques participants (15) suivent deux cours. Exceptionnellement, un seul est inscrit pour trois cours (comptabilité, swahili et anglais). Voici quelques possibilités de combinaisons pour les cours :

3 participants pour français 2 et anglais 1

2 participants pour anglais 1 et comptabilité 1
anglais 2 et swahili.....etc.

On comprendra facilement qu'aucun alphabétisant n'est inscrit pour un autre cours. Même en tenant compte du pourcentage le plus faible d'alphabétisme que l'on pourrait imaginer dans le quartier, il reste que les participants au cours d'alphabétisation sont peu nombreux.

Cependant, au nombre indiqué (39), il faut ajouter celui des filles (80 environ) et des femmes (15) qui suivent les cours d'alphabétisation au foyer social. Enfin, durant l'après-midi du mardi et du jeudi, un petit groupe de femmes et de filles (15 environ) suivent l'alphabétisation. Nous ne tenons pas compte de ces derniers chiffres dans nos statistiques.

La demande la plus grande vise les cours de français et de comptabilité. Le nombre de 30 pour le cours de comptabilité 1 est un maximum tandis que, pour le cours de comptabilité 2, la limite était de 20. Durant l'année 1974-1975, les candidats pour l'anglais étaient peu nombreux, mais les obstacles n'étaient pas moins nombreux : difficultés d'une troisième langue, peu de possibilités de parler l'anglais et de le lire. Dès le départ, il importe de noter que ceux qui sont inscrits pour le swahili forment un groupe plus homogène et diffèrent des autres ; ils sont plus âgés, plus motivés, plus scolarisés et ont un travail rémunéré. Quelques étrangers européens qui s'étaient inscrits pour ce cours ont dû abandonner rapidement à cause de l'apprentissage difficile d'une langue africaine alors que tous les autres participants étaient Rwandais ou Burundi. Somme toute, le swahili a attiré relativement peu de candidats et, parmi eux, aucun participant originaire du quartier. Deux seulement ont leur résidence dans le quartier.

Les cours sont actuellement donnés, du lundi au vendredi, dans trois locaux du Centre socio-médical, à partir de 19 heures. Des cours ont aussi lieu le samedi après-midi à partir de 15 heures. Le rythme des cours est de deux fois ou d'une fois par semaine. Dans la mesure où les locaux seront disponibles, il serait bon de les multiplier davantage.

QUI EST "RAFIKI" 1975 - 1976 ?

"Rafiki" est-il ancien ou nouveau ?

Ceux qui s'étaient inscrits en 1974-1975 sont-ils restés nombreux ? Toujours pour les cours seulement, il y a 47 anciens, soit 25 %. Tous les participants au cours de

comptabilité 2 ont déjà suivi la première partie (comptabilité 1). Par ailleurs, les anciens appartiennent surtout aux cours de français (17) et d'alphabétisation (10). Tous les inscrits pour le cours de swahili sont des nouveaux. Le cours d'anglais comporte aussi, comme celui de français et d'alphabétisation, la distinction "débutants" et "avancés", mais il est plus éliminatif.

"Rafiki" à quel âge ?

La pyramide des âges se situe nettement entre 15 et 30 ans (165 sur 185 : 89 %). Selon les différents cours, il est impossible de dégager des constantes, sauf pour les extrêmes. D'un côté, cinq participants ont moins de 15 ans (3 %) et sont tous inscrits pour l'alphabétisation. De l'autre côté, ceux qui ont plus de trente ans sont au nombre de 15 (8 %) : 5 pour le français, 3 pour le swahili, 4 pour l'anglais, 2 pour l'alphabétisation et 1 pour la comptabilité. La courbe des âges pour les 15 à 30 ans paraît normale et semble correspondre au but visé :

Âge	nombre	Âge	nombre
15	6	23	12
16	7	24	10
17	9	25	13
18	13	26	20
19	7	27	7
20	18	28	10
21	11	29	2
22	15	30	5

En fonction de l'âge, il importe de freiner la poussée des jeunes de moins de 15 ans qui voudraient s'inscrire pour n'importe quel cours ! La collation existante est déjà un bon frein. Actuellement, une exception est faite pour quelques jeunes qui n'ont pas fréquenté l'école primaire tandis que beaucoup d'autres, par ailleurs, sont inscrits pour les activités sportives et récréatives (cinéma ou jeux...).

"Rafiki" au masculin ou au féminin ?

En février 1975, sur 112 membres inscrits pour les cours, il n'y avait que 6 femmes (à peine 5 %). Cependant, au cours de l'année internationale de la femme, il conviendrait d'enregistrer un progrès en ce sens. De fait, à la fin de cette année 1975, les participantes aux cours sont au nombre de 24. Ce pourcentage de 13 % est encore très éloigné d'une égalité. Mais, il faut se rappeler que les femmes et les filles du quartier ont depuis trois ans la possibilité de suivre les activités du foyer social parmi

lesquelles sont prévus des cours de français et d'alphabétisation. De plus, on comprendra aisément la difficulté pour des femmes et des filles de se libérer à 19 heures ! Enfin, il faut encore mentionner les inconvénients pour elles de circuler le soir, surtout si elles demeurent loin du centre social.

La répartition des femmes et des filles selon les différents cours n'a rien d'étonnant :

alphabétisation	7	anglais 1	1
français 1	2	anglais 2	2
français 2	6	comptabilité 1	5
arabique	0	comptabilité 2	1

À la bibliothèque populaire, il femmes seulement sont lues (encore 5 %) et, parmi elles, deux seulement sont inscrites aussi pour les cours.

"Rafika" est-il obligatoire en mariage ?

Plus de 23 % des membres du club participant aux cours sont mariés (43). Rien d'étonnant si l'on considère la courbe des âges. La répartition correspond bien aux inscriptions pour les différents cours :

alphabétisation	7	anglais 1	5
français 1	9	anglais 2	4
français 2	6	comptabilité 1	6
arabique	2	comptabilité 2	4

"Rafika" est-il musulman ou chrétien ?

Le pourcentage des musulmans est de 31 % (58 sur 185). Au moment de l'inscription, aucune question touchant la religion n'est prévue. Pourtant il est facile d'identifier catholiques et musulmans à cause de leur nom. Parfois, il peut y avoir quelques hésitations pour un nom comme Zacharie ou Marie... De telles hésitations tombent assez rapidement de sorte que les chiffres sont précis. Quant aux chrétiens des diverses confessions religieuses, nous n'avons aucune précision pour les distinguer. Dans un milieu aussi pluraliste, nous savons qu'il y a des adventistes, des anglicans... Enfin, concernant ceux qui ne sont ni chrétiens ni musulmans, toute indication fait défaut.

Une question peut être ici soulevée : est-ce que ce pourcentage de 31 % de musulmans correspond un peu à celui de la population du quartier ? En 1974-1975, le pourcentage était plus élevé (40 %) et nous considérons les 453 inscriptions (181 musulmans). Pour cette année, si nous comptons les inscriptions pour les sports et les loisirs, nous en trouvons 39 sur 57 (nombre des inscrits au 20 novembre 1975) (68 %). Enfin, si nous prenons toutes les inscriptions

tions depuis l'ouverture de la bibliothèque jusqu'au 20 novembre, nous avons le chiffre de 22 sur 216 (10 %). Par conséquent, une évaluation approximative du pourcentage des musulmans dans le quartier est difficile à fixer. Fournellement, nous proposons des chiffres de l'ordre de 40 à 50 %.

Les musulmans sont nombreux pour l'alphabétisation (74 %, 29 sur 39) et pour le français (31 %, 22 sur 71). Dans les cours d'anglais (1) et de comptabilité (6), il y ont peu nombreux (9 %). Enfin, comme il est tout à fait prévisible, aucun d'entre eux n'est inscrit pour le français 1.

"Rafika" et sa scolarité antérieure ?

Concernant les années de scolarité, le partage est le suivant :

1) 26 membres n'ont jamais fréquenté l'école primaire (16 %)
2) 82 ont suivi en partie ou en totalité les années de l'école primaire (44 %) : la progression du nombre des membres est très nette pour ceux qui ont fait au moins la quatrième année :

première année	6	quatrième année	19
deuxième année	10	cinquième année	12
troisième année	8	sixième année	27

3) Plus de 70 participants ont fréquenté les écoles secondaires (38 %) :

une année	10	quatrième ans	14
deux ans	10	cinq ans	10
trois ans	13	six ans	5
		sept ans	8

4) 7 membres ont fait des études post-secondaire (4 %)

a) Il est intéressant de comparer les inscriptions pour l'alphabétisation et celles pour le français 1 et 2. En effet, un glissement très net s'opère d'un cours à l'autre selon le nombre des années primaires.

années - primaire	alphabét.	français 1	français 2
0	25	1	0
1	6	0	0
2	5	5	0
3	3	5	0
4	0	16	0
5	0	9	3
6	0	12	7

1) Sur 39 alphabétisés, 25 ne sont jamais allés à l'école

primaire (64 %): 6 ont étudié 1 an; 5 ont fait 2 ans et 3 ont terminé la troisième année.

Ceux qui n'ont jamais fréquenté l'école primaire ou qui n'ont fait qu'une année se considèrent comme analphabètes et s'inscrivent spontanément pour le cours "Gusoma no Kwandika" (pour apprendre à lire et à écrire) ou, comme ils disent eux-mêmes plus discrètement, "Kwiga Ikiywan-da" (pour étudier le kinyarwanda).

L'alphabétisation est faite en kinyarwanda même si la majorité des participants est composée de musulmans qui connaissent le swahili. Ce point ne pose aucune difficulté. Parlant à la fois le kinyarwanda et le swahili, ils désirent faire l'apprentissage de la lecture et de l'écriture en kinyarwanda, langue davantage estimée, sachant bien que, par la suite, le swahili ne posera que peu de difficultés pour la lecture et l'écriture.

2) Ceux qui ont étudié deux ans sont partagés dans leur choix: un nombre égal de participants opte pour l'alphabétisation ou le français 1.

3) Ceux qui ont fait 3 ans de scolarité s'orientent plutôt vers le français 1 (5 contre 3).

4) La quatrième année marque un seuil. Aucun scolarisé à ce niveau ne s'est orienté vers l'alphabétisation. Par contre, les 16 candidats ont choisi l'apprentissage du français 1.

5) Enfin, ceux qui ont étudié cinq ou six ans s'orientent plutôt vers le français 1 (21) que vers le français 2 (10).

6) Il y a de rares exceptions. Par exemple, un jeune homme n'ayant fait que la sixième primaire s'est inscrit pour le cours de swahili. Un autre a pu suivre le cours de comptabilité (première partie) alors qu'il n'avait fait que l'école primaire.

Quant à l'anglais, 6 participants n'ayant fait qu'une sixième primaire se sont inscrits à ce cours.

b) Le passage du primaire au secondaire marque une coupure très nette dans le choix des cours.

années - secondaire	français 2	anglais	comptabil.	swahili
1	10	5	3	2
2	10	1	4	5
3	13	4	2	7
4	14	-	4	9
5	10	-	2	8
6	5	-	2	3
7	8	1	4	3
Total	70	10	18	38

D'une part, ceux qui ont étudié de 1 à 3 ans post-primaire suivent plus volontiers les cours de français 2, d'anglais 1 et 2 ou de comptabilité 1 et 2. D'autre part, parmi ceux qui ont fait au moins 4 ans de secondaire, aucun ne juge bon de suivre le cours de français; la préférence est bien marquée pour l'anglais ou pour la comptabilité tandis que des exceptions choisissent le swahili.

c) Les quelques participants ayant fait des études universitaires se sont inscrits pour le cours de swahili (4), d'anglais (2) ou de comptabilité (1).

"Rafiki" est-il chômeur ?

Sur un total de 185 membres, 45 seulement (24 %) n'ont pas de travail rémunéré. Parmi ces derniers, 17 sont inscrits pour l'alphabétisation et autant pour le français (français 1: 13 et français 2: 4). Ailleurs, 8 suivent les cours de comptabilité et 3 autres suivent le cours d'anglais 1. Une telle répartition apparaît comme normale.

La liste des emplois comporte plus de 40 occupations des plus variées comme couturière, militaire, professeur d'arabe, assistant médical, jardinier, horloger, artiste-peintre, cordonnier, policier communal, moniteur de pylones, etc. Les plus nombreux (27) sont regroupés sous la dénomination imprécise de "secrétaires". Et, en ordre décroissant, les autres peuvent se classer selon les catégories suivantes: commerçants au marché (12), chauffeurs (11), mécaniciens (9), fonctionnaires (8), commerçants dans les boutiques (7), tailleurs (5), garçons de maison (6), menuisiers (3), maçons (3), cultivateurs (3), cordonniers (3). Les nombreuses autres occupations ne regroupent qu'un ou deux représentants.

"Rafiki" est-il rwandais ?

Les membres étrangers sont relativement nombreux: 36 (19 %). La première place revient aux Burundi (26: 14 %). Ces derniers sont nombreux pour le cours de comptabilité (11 sur 30). Ailleurs, ils fréquentent les cours suivants: alphabétisation (2), français 1 (2), anglais 1 (4) et anglais 2 (3), comptabilité 2 (2) et swahili (2). Les autres étrangers viennent des pays suivants:

Zaire	3	pour le cours de comptabilité
Suisse	3	swahili
U.S.A.	1	swahili
Tanzanie	1	français 1
Uganda	1	français 1
Sénégal	1	français 2

Où demeure "Rafiki" ?

Plus de 129 membres, soit 70 %, demeurent dans l'un ou l'autre coin du quartier (Bijogo, Malyengo et Kinyambo) :

alphabétisation	32 sur 39	anglais 1	9 sur 23
frangaise 1	33 sur 48	anglais 2	4 sur 11
frangais 2	20 sur 23	comptabilité 1	16 sur 30
swahili	2 sur 13	comptabilité 2	13 sur 15

Le quartier résidentiel de Nyamirambo, voisin du quartier musulman, vient en deuxième lieu puisque'il est la résidence de 14 participants tandis que 6 autres demeurent à Cyahafi. Les autres résidences se situent autour du quartier, parfois à quelques kilomètres du centre social : centre-ville (5) ; Rwamara (4), Gitega (4), Nyakabanda (4), Kamuhwa (3), "Belge" (3), Kiyovu (2), Muhima (2), Nyamugogo (2), Nyarurama (2), Bwemengo (1), Munema (1), Mubabura (1), Nyarurama (1) et Camp militaire de Kigali (1).

Où est originaire "Rafiki" ?

Plusieurs participants aux cours sont originaires du quartier musulman : 41, soit 22 %. On notera que le plus grand nombre d'entre eux sont des musulmans inscrits pour l'alphabétisation (22) et le français (15). Chacun des autres cours, - sauf celui de swahili, - a un seul représentant originaire du quartier. Malheureusement, quelques-uns ont simplement indiqué la commune urbaine de Nyarugenge (Kigali) comme lieu d'origine : alphabétisation (5), française (7) et anglais (6). C'est pourquoi les chiffres précédents pourraient être un peu plus élevés.

En plus de la commune de Nyarugenge (Kigali) qui a 59 représentants, plus de 37 autres communes du pays sont mentionnées avec un ou deux représentants. Exceptionnellement, la commune Kigeme (Rubengeri) a 4 représentants tandis que celle de Huye (Butare), Ruyinya (Butare) et Kibira (Gisenyi) en ont chacune trois. Selon les préférences d'origine, les 149 Rwandais sont donc distribués ainsi :

Kigali	66	Gisenyi	8
Citarara	21	Cyanga	7
Butare	19	Kibuye	3
Rubengeri	10	Cikongoro	3
Kibungo	9	Bumba	3

QUE CONCLURE AVEC CES CHIFFRES ?

Les chiffres ne sont qu'un aspect dans l'évaluation d'une animation socio-culturelle. Mais les statistiques

ne sont pas inutiles pour préciser certaines perceptions vagues et arriver à des "idées claires et distinctes", comme les aimait Descartes, fort soucieux, il est vrai, de l'éducation extrascolaire dans son Discours sur la Méthode. Une réflexion plus générale prolonge, dans l'article suivant, cette première approche "mathématique".

Gilles-Marie DICK, C.F.C.

Education des Adultes. Projets et réalités

Les lignes qui suivent voudraient prolonger les données statistiques de l'article précédent par des considérations plus globales.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on parle d'éducation ou de formation des adultes. En un sens, le projet "Rafiki" ne présente aucune originalité. Au Rwanda, comme partout ailleurs, les nombreuses remises en question du système et de l'appareil scolaires militent en faveur d'une meilleure intégration de l'école dans la réalité socio-économique nationale. Et lorsque cette intégration de l'école dans la réalité ne s'est pas réalisée, il est urgent de donner aux adultes, victimes d'un enseignement inadéquat, l'occasion d'acquiescer enfin des connaissances qui ne soient ni utiles, ni aliénantes. Peu importe le terme qui sert à désigner cette formation post-scolaire ou para-scolaire : recyclage, séminaire, cours du soir, formation permanente, université populaire... L'essentiel est d'éviter que cet enseignement ne soit qu'un succédané des programmes et des méthodes pédagogiques périmés. La formation des adultes est beaucoup plus qu'un "rattrapage" d'une scolarisation manquée ou tronquée. Elle ne doit pas ressembler à un passé scolaire; elle est une invention permanente, attention continue aux situations des personnes et des institutions. C'est là tout son intérêt, mais aussi toute sa difficulté.

L'OFFRE ET LA DEMANDE

La réussite et la survie d'une école, d'un commerce et même d'un régime politique résultent de l'ajustement, parfois boiteux, de l'offre à la demande. Le commerçant, l'enseignant, le gouvernement devraient proposer une "marchandisée" qui répond aux désirs du client, de l'élève ou de l'administré. Comparer la politique et l'éducation à une affaire commerciale n'est du reste pas une injure; l'image dit assez bien ce qui en est dans la réalité. Comme le commerce, l'éducation ne manque pas d'astuce. Elle peut faire naître des désirs nouveaux, des besoins culturels, qui ne sont pas montés d'eux-mêmes dans l'esprit des élèves, mais qui ont été infusés de l'extérieur par la propagande et la publicité. Même si, aujourd'hui, le mot "propagande" a dû céder le pas au terme plus pudique d'"information", la réalité ne change guère.

Les promoteurs du projet "Rafiki" n'ont pas échappé à cette loi banale. On ne les connaissait guère à leur arrivée à Kigali et ils se faisaient de la population de Nyamirambo une idée assez avantageuse sans doute, mais qui demeurerait nécessairement vague et générale. S'ils connaissaient leur "marchandisée", ils ne pouvaient pas soupçonner au début les désirs des Rafiki. Après plus d'une année de cohabitation, tout est devenu plus clair et plus transparent. Ce n'est pas encore un mariage parfait, mais l'"ajustage" des uns aux autres est désormais plus facile.

Pour mieux apprécier les résultats actuels, il n'est pas inutile de préciser - maintenant qu'ils apparaissent avec plus de netteté - les souhaits des uns et des autres et de mettre en évidence leurs dispositions respectives.

"SAVOIR PLUS" OU "ENFIRE PLUS"

"Bien des étudiants, en particulier ceux issus de familles modestes, savent intuitivement ce que leur apporte l'institution scolaire. Elle leur enseigne à confondre les méthodes d'acquisition du savoir et la matière de l'enseignement... C'est de cela que l'élève est instruit par les soins de l'école. C'est ainsi qu'il apprend à confondre enseigner et apprendre, à croire que l'éducation consiste à élever de classe en classe, que le diplôme est synonyme de compétence, que savoir utiliser le langage permet de dire quelque chose de neuf..." ILLICH Y. : Une société sans école, Paris, 1971, p. 11.

Il est inévitable qu'au départ, les Rafiki aient été pris par le désir d'apprendre et de mémoriser des choses "nouvelles" pour avoir accès le plus rapidement possible

à des positions estimées dans l'échelle sociale. L'enquête sur leurs origines et plus encore sur leurs activités professionnelles fait bien apparaître qu'ils se situent pour la plupart parmi les sous-privilegiés de la finance ou du pouvoir. Le chemin de l'école demeurerait pour eux le chemin le plus sûr et le plus direct qui conduirait à la banque et aux antichambres des ministères. Même chez ceux qui paraissent pourtant bien placés - les fonctionnaires - le désir était clair : il s'agissait de rattraper un retard scolaire, réparer un oubli, acquérir un bagage de connaissances nouvelles dont les avaient frustrés les caprices du sort.

Beaucoup plus que d'approfondir ce qu'ils savaient déjà et de s'exercer à un rôle d'adultes responsables, nos Rafiki voulaient donc acquérir - et encore doctoralement - un paquet de connaissances jugées utiles et estimables dans le contexte social de Kigali. Et puisque la méthode se confond avec la matière de l'enseignement, le professeur le plus accrédité serait celui qui reproduirait avec le plus d'exactitude les méthodes pédagogiques traditionnelles : examens, points, manuels, dictionnaires, terminologie égotique et, bien sûr, certificat et diplôme final.

À ce train-là, le chômeur fraîchement alphabétisé pouvait espérer un regain de considération sociale, le jour où il pourrait exhiber sous le nez de son cousin collégien ou de sa sœur monitrice un brillant diplôme avec un pourcentage aussi considérable que le leur !

UN ENQUÊTE DE MOTIVATIONS

L'enquête du Père Dion dit bien le grand nombre de tous ceux et celles qui se sont intéressés depuis le début aux programmes Rafiki. Nous analyserons tout à l'heure la courbe de leur persévérance. Disons pour l'instant qu'après une année, l'intérêt n'a pas fléchi : chaque jour ou presque nous amène de nouvelles demandes d'admission. Le désir d'apprendre est donc incontestable. Mais pourquoi viennent-ils "apprendre" ? On aurait tort de réduire les motivations à un seul type : escalader l'échelle de la considération sociale. L'analyse est plus complexe et plus riche aussi.

Faisons remarquer pour commencer la difficulté de connaître les véritables désirs des Rafiki. Comme la plupart de leurs compatriotes, ils sont plus que circonspects lorsque l'on les interroge sur leurs motivations. Ils se réfugient dans des considérations générales et peu nombreux sont ceux qui osent franchir la frontière qui protège leurs vrais sentiments. L'observateur, la plupart du temps, en

est réduit à échauffer des hypothèses sur des bases plus que fragiles. Seuls le contact quotidien et aussi l'amitié permettent de parvenir à des résultats plus probants.

Pourquoi veulent-ils donc étudier ? La motivation diffère bien sûr avec le rôle social de la personne. Ainsi, le fonctionnaire voudra surtout étudier l'anglais; le commerçant aussi; quoique dans une moindre mesure. L'un et l'autre voient une certaine utilité dans le fait de savoir l'anglais : l'administration d'un pays africain requiert toujours plus la maîtrise d'une deuxième langue européenne et le commerce avec l'Afrique de l'Est offre des perspectives réjouissantes pour l'homme d'affaires mandats. Mais, le cuisinier, le jardinier, le petit vendeur de sables ou de cigarettes et même le créancier ou la prostituée qui savent à peine lire ou écrire voudraient eux aussi connaître l'anglais ! On comprendra que dans leur cas c'est une autre motivation qui intervient. Il s'agit d'abord de s'afficher par quelques mots "english" pour épater la galerie, quand ce ne serait que pour se rassurer soi-même. Notons que le fonctionnaire, lui aussi, peut être prisonnier d'une mode. Il n'est pas absolument nécessaire à un infirmier de posséder la langue de Shakespeare; un spécialiste de connaissances médicales serait tout aussi bienvenu pour son développement personnel et serait, en tout cas, plus apprécié par ses malades...

L'espoir de trouver du travail - quand on n'en a pas - ou d'obtenir un meilleur poste - quand on en a un - peuvent expliquer cet engouement pour l'étude. Ainsi, nombre de ceux qui se sont inscrits aux cours de français éprouvent des difficultés de communications sociales.

Ils souffrent de ne pas savoir écrire une facture correcte, d'entretenir une conversation avec un étranger, d'écrire une lettre de demande d'emploi, et plus généralement de lire un livre ou un journal qui ne soit ni le *Kinyamatika*, ni l'*Uwira*. Plusieurs d'entre eux ont été renvoyés de l'école primaire après quatre ou cinq ans de scolarité. D'autres se sont vus fermer les portes du secondaire au terme de la sixième primaire; un petit nombre enfin n'a fait que s'écarter aux études "prestigieuses" du tronc commun. Vivant dans la capitale, ces jeunes se sentent naturellement exotiques des sphères où s'agit l'élite scolarisée en français. Leur désir d'apprendre s'explique bien par leur volonté d'achever leur scolarité interrompue par des circonstances malheureuses. Ils pourrout peut-être par la suite se hisser jusqu'au rang de ceux qui les ont distancés et nuire à leur chance. C'est bien normal.

Le désir d'acquérir une meilleure qualification professionnelle est bien réel chez plusieurs Rafiki. Ainsi, des commerçants peuvent retirer un intérêt immédiat à partir d'un cours de comptabilité spécialement donné à leur usage. Mais il ne faut pas s'étonner outre mesure si l'on rencontre parmi les dévots de la comptabilité le plan ton qui rêve d'être fonctionnaire et l'assistante sociale à qui la malchance - toujours "elle" - n'a pas voulu donner d'emploi !

Les alphabétisants offrent à leur tour toute une gamme de motivations : le commerçant aux bonnes affaires qui n'a pas honte d'épeler le "vocabulaire de base", n'a pas besoin d'un long endoctrinement pour se mettre à l'apprentissage des lettres. Il souffre trop de se voir relégué dans un réseau social étroit où le confine son ignorance. L'écriture et la lecture lui permettront de briser ce cercle au plus vite. De même celui qui après une ou deux années d'école primaire a déjà tenté de lire et d'écrire sera enchanté de trouver une si belle occasion de perfectionner ce qu'il sait déjà. Mais il y a encore le petit artisan alphabète qui voudrait se laver du mépris - de la honte aussi - de ne rien savoir. (Ce n'est qu'un "umwawa", terme presque aussi méprisable que l'expression très voisine d'"unpagani" (1).) Il y a encore le petit chômeur vagabond, intelligent et capricieux, qui vient apprendre l'alphabet comme si c'était un jeu et qui se moque gentiment des vieilles barbes qui transpirent sur leurs cahiers d'exercice. Les femmes ne sont pas les dernières à vouloir savoir l'écriture; ce n'est pas tellement le désir de surclasser leurs maris qui les pousse à l'étude, mais surtout la possibilité de mieux comprendre leurs enfants et de suivre leur éducation.

Il ne faudrait pas faire une autre motivation, non déclarée mais bien réelle toutefois, surtout chez les plus déclassés. Prendre part à un cours du soir, dans un endroit éclairé et relativement tranquille, peut présenter un attrait particulier pour les habitants du quartier de Nyamirambo. C'est un passe-temps pas trop désagréable; on y vient avec ses amis, on y entend et on y voit parfois des choses intéressantes et on s'y sent en sécurité ! Courir les rues la nuit, quand on n'a pas d'argent, c'est être tenu d'en prendre là où il ne faudrait pas en prendre; et quand on en a, c'est être tenu de le dépenser en un clin d'oeil. Autant se réfugier au Club Rafiki...

DU CAPRICE A LA FIDELITE

Les motivations de nos Rafiki sont donc variées. Le

taux de fréquentation aux activités du Club reproduit les mêmes variations. Le degré de fréquentation est fonction du sérieux de la motivation.

Plusieurs n'ont jamais dépassé le stade des bonnes intentions. Sous l'effet d'un records fiasco de ne pas reconnaître le français ou l'anglais, ils ont pris la bonne résolution de s'inscrire; ils n'ont pu se résoudre pour tant à passer au stade effectif de l'inscription. D'autres ont fait un pas de plus: ils se sont effectivement inscrits; ils ont payé leur cotisation; mais personne ne pourra nous dire pourquoi ils ne se sont jamais présentés l'onté, pourquoi ce subit désintéressement? D'autres enfin, après avoir assisté à deux ou trois cours, ont vu s'effriter d'un coup leur réserve d'assiduité et ont disparu à tout jamais.

A côté de ces marginaux il faudrait mentionner tous ceux qui ne se présentent qu'une fois sur deux et les "saisonniers" qui ne font que des apparitions périodiques, plus ou moins longues selon les périodes de l'année.

Ce processus de décadence est tout à fait normal; il met mieux en évidence le petit groupe qui persévère jusqu'au bout. L'abandon et l'inconstance s'expliquent par de multiples raisons. Tout d'abord, il se peut que beaucoup aient présumé de leur énergie "morale". Ils ne soupçonnaient pas au départ ce que la régularité à des cours du soir pouvait exiger de discipline et de... renoncement. Ils habitent un quartier qui offre beaucoup d'autres sollicitations. Ne songeons pas immédiatement aux filles et aux bars - il faut du reste de l'argent pour les fréquenter! -, mais il y a les promenades ou sites et toutes les autres distractions imprévues: un accident, une bagarre, une partie de dames, un attroupe-ment exceptionnel au fond d'une cour ou auprès d'un bar... À ce sujet, il faut dire que le climat du quartier n'encourage pas de lui-même l'effort intellectuel. Ce ne sont pas les résidents qui en sont responsables; ils sont victimes du préjugé qui voudrait que Yamirambo ne soit qu'un lieu de plaisir et de... perdition. Ce qui, la colonne risque de déteindre sur le moral des habitants. Et il faut un certain courage civique pour briser ce préjugé et prendre le soir le chemin qui conduit au Club Rafiki.

D'autres handicaps paraissent beaucoup plus sérieux. Ce sont surtout les morales de travail, la plupart ex-ténuante.

S'offrir le soir près de deux heures de cours après huit heures de travail manuel, sans compter le déplacement, est un exercice qui relève tout simplement de l'ascétisme et de la vertu! D'autres empêchements, non moins graves, viennent freiner les bonnes volontés: les maladies, beaucoup plus fréquentes que l'on croit; les déplacements (beaucoup de chauffeurs professionnels, malgré leur désir, sont incapables de suivre régulièrement un cours); les changements de travail, les déménagements, les voyages au Zaïre et en Afrique de l'Est (surtout pour les musulmans); les retours et les visites en colline (pour les jeunes célibataires). Les membres de famille ont des empêchements qui leur sont propres: il n'est pas toujours facile d'allaiter un nourrisson dans une salle de cours et la fréquence des maternités est une menace pour leur persévérance.

Pour finir, il faut mentionner aussi des obstacles d'ordre intellectuel. La plupart des Rafiki qui s'inscrivent pour des cours de français et d'alphabétisation n'ont derrière eux que très peu d'années de scolarité. La mémoire intellectuelle s'est quelque peu défraîchie depuis ce temps-là. Plus grave encore, ils vivent à l'écart de tout apprentissage qui pourrait aider pour eux et faciliter l'apprentissage de l'alphabet ou d'une langue étrangère. Ils n'ont ni livres, ni papiers; et leur activité professionnelle ne les amène pour ainsi dire jamais à utiliser un bico ou un crayon. Par ailleurs, c'est un leurre de croire qu'ils passent leur temps libre à étudier à la maison. Comment pourraient-ils le faire dans l'agitation d'une salle commune et dans la clarté douteuse d'une lampe à pétrole? La tension nerveuse accumulée au cours de l'étude est dès lors plus considérable que celle que dépenserait un enfant pour un exercice scolaire semblable. Même très motivés, nos étudiants restent donc exposés à la tentation du découragement.

Les raisons d'abandonner ne manquent pas. Ces handicaps réels ne font que mettre en valeur les qualités peu ordinaires des Rafiki qui persévèrent avec succès. Leur sérieux et leur courage obligent les animateurs du Club à s'interroger toujours davantage sur la qualité de l'enseignement qu'ils peuvent leur offrir.

"FORMER", NON PAS "INFORMER"

Notre intention ne prêtait pas à confusion au départ. Nous ne voulions pas créer une nouvelle école, nous voulions approfondir et développer des connaissances déjà acquises. Nous ne voulions pas arracher le tailleur à sa machine à coudre pour en faire un secrétaire, ni trans-

former le memsieur en comptable. Et si un jour, grâce au Club Raïki, le chômeur venait à trouver du travail, ce serait une occupation conforme à ses aptitudes personnelles. Nous nous étions donné pour principe de ne pas faire rêver "en couleurs" les membres de notre Club en faisant miroiter sous leurs yeux un avenir mirobolant. Nous ne voulions que les aider à s'épanouir davantage à partir de leur monde.

Il fallait rompre le cercle qui associe école à privilège de classe.

Ce programme fut appliqué d'une manière très lâche et très flexible. Nous ne pouvions jouer les doctrinaires pour la bonne raison que nous n'en avions pas les moyens. Notre propre formation ne nous préparait guère qu'à l'enseignement des langues ou de l'alphabet. Alors qu'il eût fallu des techniciens du bois ou de la mécanique, nous ne pouvions guère offrir que des "humanistes" ! Notre public n'eut pas lieu de se plaindre de cette limite. Il réclama juste ce que nous pouvions lui offrir : des cours de tous ordres, et particulièrement ceux qui lui rappelaient le plus les habitudes scolaires : les langues et l'alphabet. Nous avons cédé à la demande, en espérant que tout redeviendrait clair par la suite du fait de notre méthode. Mais les premiers mois furent assez confus : de nombreux curieux se retirèrent estimant qu'ils s'étaient trompés d'adresse; beaucoup d'autres demeurèrent, nous prêtant une confiance provisoire.

UNE METHODE "FONCTIONNELLE"

Les animateurs du Club Raïki ne peuvent se targuer d'avoir mis au point une méthode pédagogique définitive, parfaitement adaptée à leurs buts. Là encore leurs démarches furent étonnantes et empiriques; plusieurs manières de faire furent essayées au début, retenues ou abandonnées selon qu'elles répondaient ou non aux principes de détermination sociale et personnelle qui tiennent compte de la situation sociale et personnelle des étudiants. Ainsi, l'enseignement du français ou de l'alphabet a non seulement pour but de transmettre les règles indispensables de la grammaire ou de l'orthographe, mais d'amener encore les étudiants à réfléchir sur leur propre vie. Le cours de comptabilité ne doit pas tirer ses exemples dans la gestion d'une grande entreprise, mais il doit être le reflet exact de la réalité économique des petits commerçants et artisans du quartier. Ces principes nous ont conduits à évaluer les manuels impersonnels, les précis, les abécédaires et nous ont conduits à composer au jour le jour

un matériel pédagogique adapté à notre but. Cette méthode n'est pas une sinécure : il n'est pas facile d'ajuster la conjugaison d'un verbe irrégulier à une réflexion sur le chômage à Kigali ! De plus, le matériel pédagogique n'est jamais définitif; il faut le réviser constamment; enfin, il n'est guère exportable : les fiches d'alphabetisation qui ont fait leurs preuves à Kigali ne sont pas forcément utilisables à dix kilomètres de là où le contexte socio-économique est radicalement différent.

Cette méthode qui se veut "fonctionnelle" présente une autre caractéristique : elle n'est pas neutre idéologiquement. En plus de l'acquis strictement pédagogique, elle implique un jugement, une orientation sur la réalité ambiante. Pour apprendre l'anglais, il n'est pas indifférent de choisir ses textes dans la méthode "Asail" ou de se servir des discours du Président Nyerere.

On peut apprendre la conjugaison du verbe "marcher" à partir des aventures d'un quelconque petit Kouakou perdu dans la brousse du Sénégal; on peut faire le même exercice grammatical en émettant des considérations sur l'état des routes de Kigali. L'alphabetisation peut découvrir la lettre "a" en épelant le mot "papa"; il peut la faire aussi à partir du mot "amafanga" (2). On le voit, la méthode implique des choix idéologiques et même, à plus long terme, une action sur le terrain. Là encore, la démarche doit être progressive. Le premier stade est celui du choix des thèmes ou des mots clés du vocabulaire courant, tout particulièrement de ceux qui sont chargés d'un poids affectif : travail - argent - chômage - femme - enfant - etc... Ce premier stade doit être dépassé assez vite pour passer à l'étape réflexive. En effet, il ne suffit pas de savoir écrire en Kinyarwanda ou en français : "il y a beaucoup de bars à Kigali". Il faut encore dépasser cette constatation banale pour réfléchir sur l'impact socio-économique des bars à Kigali. Le dernier stade serait celui de l'action : l'alphabetisation ou l'apprentissage d'une langue devrait déboucher sur une activité précise, individuelle ou communautaire, susceptible de changer et d'améliorer une situation de fait.

Là encore, rien de nouveau sous le soleil. La méthode est vieille comme le monde. Les missionnaires nous avaient habitués à truffer les premiers syllabaires de mots pieux et les illustrations des bas des pages invitaient les enfants sages à bien récolter leurs prières, à aider la pauvre vieille à ramasser son bois de chauffage et à ne pas se battre sur le chemin de l'école. Finalement, il n'y a pas de système scolaire qui soit neutre idéologiquement. Ils sont tous plus ou moins au service d'une classe sociale,

d'un parti politique, d'un régime, d'une religion et d'un système économique particulier. Les plus malhonnêtes sont ceux qui n'annoncent pas leur couleur et diluent leur doctrine idéologique dans les entrailles des règles grammaticales. Que l'on songe aux fameux paradigmes latins ou grecs que l'on inculquait jadis; pendant des siècles, ils ont été les meilleurs fournisseurs de la culture bourgeoise.

Si idéologie il y a, quelle sera l'idéologie véhiculée à Rafiki ? Et quelle sera l'instance qui la dictera ? Les professeurs ? Le gouvernement ? Les religions ? A moins que cette idéologie ne soit que l'expression du sentiment commun des étudiants. Reconnaissons notre difficulté. Le groupe Rafiki n'est pas homogène et n'est pas orienté vers un seul type d'activités professionnelles. Il est plus facile de concevoir une alphabétisation unilatéralement orientée vers la culture du café ou du thé, vers l'épargne ou la rentabilité des clapiers et des poulaillers. Notre but est plus large et voudrait être aussi plus respectueux des personnes en cause. Nous nous relierons à manipuler sournoisement nos étudiants, même dans un but productif ! Il suffit d'éveiller leur attention et leurs consciences à toutes les dimensions de leur univers social et personnel. Et si un jour, ils se décident à agir, ils le feront bien par eux-mêmes, en dehors de toute pression, comme des adultes responsables et réfléchis.

UN CLUB, NON UNE ECOLE

La formation que nous rêvons vise donc l'autogestion et la responsabilité partagée. Nous pensons que le club lui-même pourrait être un bon terrain d'essai pour des expériences de ce genre. Dans ce but, nous tentons de favoriser un certain nombre d'activités susceptibles de développer le sens d'une responsabilité communautaire : sport, théâtre, cercles de discussion, publication, bibliothèque populaire, célébrations religieuses, etc... Nous avons même essayé de susciter des comités élus dont les membres pourraient assumer un jour toute la gestion du Club. Ces initiatives sont très timides et nous avons dû faire marche arrière par moment.

Nous ayons rêvé au début que nous parviendrions rapidement à amalgamer au sein du Club tous les Rafiki dans le but de faire naître une espèce de "conscience communautaire". Nous avons dû déchanter assez vite, sans renoncer pourtant à notre but. C'est que nous ne tenions pas assez compte de tous les clivages sociaux, professionnels et même religieux qui divisent nos Rafiki au départ. En fait, nous étions en présence d'une masse très diversifiée que la proximité du logement ne suffit pas à unifier. Une vi-

sion moins sommaire nous a révélé assez vite des formes de regroupement ou d'association que nous ignorions au départ : Groupe de collègues de travail, groupe de parents, groupe de camarades de loisirs, groupe d'origine régionale ou nationale, groupe de voisins, etc... Les manifestations qui auraient dû mettre en branle tous les membres du Club ont été fort rares et elles ne pouvaient pas réussir. Seules sont concluantes les tentatives de regroupement au niveau d'une classe (les élèves de français, ou d'alphabétisation...). Mais le Club demeurerait trop vaste et trop différencié pour amalgamer tous ses membres au sein d'une entreprise commune. Aussi, pour l'instant, nous préférons encourager l'éveil des responsabilités au niveau des petits groupes, plus ou moins naturels, qui paraissent se décanter à partir de l'ensemble. Il suffit de stopper tout ce qui paraîtrait comme rejet des uns et des autres. Peut-être, avec le temps, verra-t-on naître à l'échelle du quartier une communauté qui ne soit pas que géographique.

OMERES ET LUMIERES

L'expérience de Rafiki n'a pas deux ans d'existence. Il est ridicule de se pâmer au vu des résultats. C'est justement une expérience en cours, en recherche aussi. Les lignes qui précèdent ont bien montré, nous l'espérons, les hésitations, les allers et les retours. Nous voudrions conclure ici en relevant ce qui nous apparaît déjà comme des signes encourageants et dénoncer au passage les résistances.

La plus grande résistance - faut-il s'en étonner ? - vient des étudiants eux-mêmes. Surpris par notre méthode, ils voudraient nous reconduire au bon vieux système scolaire où l'on se sentait bien en sécurité avec des cours bien conçus, des examens et finalement des diplômes et des certificats.

La résistance est d'autant plus tenace que les années de scolarité sont plus nombreuses. Ils n'ont rien oublié de l'atmosphère moiste des classes de brousse et de la poussière des ardoises. Les plus perméables demeurent malgré tout les analphabètes "vierges" qui n'ont pas de passé scolaire à ressusciter. On regretterait presque qu'ils ne soient pas plus nombreux !

Il est difficile de réagir contre ce désir tenace et souterrain. Comme le chienfant, il ressurgit à la première occasion. Fatalement, on est conduit à y céder de temps en temps, à reprendre des attitudes magistrales, à organiser des mini-examens. L'essentiel est de ne pas trop se prendre au sérieux et de ne pas être dupes du struc-

taçème. Parfois, il vaut mieux reculer de quelques pas pour mieux sauter ensuite.

Cette difficulté est plus grave que l'on pourrait le croire; elle risque de retarder et même de compromettre le développement du Club. En effet, si les cours, comme nous le souhaitons devaient se multiplier, les moniteurs devraient être plus nombreux eux aussi. Mais où les choisir ? Inutile de faire appel aux "fonctionnaires" issus de nos écoles normales. Nous craignons à juste titre qu'ils ne cèdent au style doctoral, faisant un large étalage de leur savoir fraîchement acquis devant un auditoire, dominé non seulement par la culture du moniteur mais encore par son rang social et son salaire. L'idéal serait de recruter des "volontaires" parmi les Rafiki eux-mêmes qui auraient expérimenté la méthode et qui accepteraient, après avoir reçu, de donner à leur tour. Mais, même les plus dévoués ne profiteraient-ils pas de cette situation pour écraser par leur superbe et leur mépris leurs compagnons d'hier ? Au fond, il s'agit de bien plus qu'une affaire de méthode à changer : c'est une véritable conversion morale. Il faut ruiner à la base un certain mythe : celui qui associe le prestige du savoir au prestige du pouvoir.

Un autre handicap est la pénurie des locaux. L'idéal serait de regrouper les Rafiki un peu partout dans le quartier par petits groupes de dix au maximum. Mais les conditions d'habitat à Nyamiramba ne le permettraient pas. Quand bien même il faudrait se contenter d'une mauvaise lampe à pétrole, où trouverait-on l'espace nécessaire et plus encore le calme favorable à l'étude ? C'est à grand peine si nous parvenons à écarter les enfants et les autres gêneurs des locaux plus ou moins officiels qui nous abritent aujourd'hui. Que se passera-t-il le jour où les étudiants se regrouperont dans des maisons privées ? Pour l'instant nous nous contentons des locaux mis à notre disposition par le foyer social de l'endroit : une salle de couture, une salle de conférences, une cuisine. Nous projetons d'organiser d'autres cours dans les écoles primaires du quartier. Ce rapprochement, bien sûr, n'est pas très heureux, du fait des remises en question sociales. Mais ces locaux fournissent au moins une permission de doubler des cours et réduire le nombre des participants : ce qui pourrait favoriser une participation plus active des étudiants.

En dépit des résistances, notre projet avance donc à petits pas. Le rythme peut nous paraître trop lent parfois. Lenteur naturelle et explicable du fait des résistances. Ajoutées aux inévitables complications administratives, aux attermoissements de certains offices nationaux ou

internationaux, à l'inévitable loi d'inertie qui, dans nos pays, vient contrarier la volonté générale de développement, ces résistances pourraient à la longue être excessives et ramollir les tempéraments les plus énergiques. Ces difficultés ne suffisent pas à nous décourager toutefois. La fidélité et le courage de nos Rafiki sont notre encouragement le plus précieux. Nous espérons trouver dans leur amitié des raisons de continuer et d'espérer.

Novel 1975

Guy MUSEY o.p.

- (1) uniswa : incapable - umupagani : païen.
- (2) des francs, de l'argent.

La Parole est aux Femmes

Note de la Rédaction

Nous reprenons à "Forum du Développement" ce texte rédigé par Brigalia Bam, Sud-Africaine de race noire, chef de l'unité de travail "éducation et renouveau", Secrétaire exécutif du Bureau des questions féminines au Conseil économique des Eglises.

Pour comprendre ce texte, il faut se rappeler que, comme couronnement de l'Année Internationale de la femme, deux réunions se dérouleront simultanément à Mexico : la Conférence officielle, mise sur pied par les Nations-Unies, avec délégations des pays membres, et la Tribune, rencontre non officielle où se retrouveront, sans mandat de leurs pays respectifs, les membres d'organisations non-gouvernementales.

Brigalia Bam a participé à la Tribune et en évoque le travail, tout en livrant quelques-unes de ses impressions sur la Conférence officielle.

e.g.e

Pour Mexico, cela a été en quelque sorte une chance d'avoir été choisi comme capitale de cet événement historique qu'a été la Conférence mondiale de l'Année internationale de la femme. Ce que nous, les femmes, nous avons fait pour les Mexicains, ce fut, véritablement, de provoquer des prises de conscience. Je n'en ai pas moins été personnellement très déçue par plusieurs aspects de la Conférence officielle. Il me semble tout d'abord qu'avec mes amies et collègues j'ai perdu la face parce qu'un homme, le Procureur Général du Mexique, M. Pedro Ojeda Paulada, a été nommé pour Présider à la Conférence. Il aurait été important pour toutes les raisons du monde, pour notre image, qu'une femme préside la Conférence.

J'ai été ensuite assez contrariée, comme d'autres l'ont été, lorsque cet homme a déclaré que "rien de neuf ne s'était réellement dit à la Tribune. Les gens, à la Tribune, devaient-il ajouter, avaient déjà eu la possibilité de faire, dans leurs propres pays, connaître leur façon de voir aux gouvernements." Il est malheureux que la Conférence des Nations Unies n'ait pu se montrer assez souple pour donner à ceux de la Tribune une chance de se faire entendre.

Mais cette Tribune n'était pas conçue pour faire des recommandations. Il aurait presque fallu édifier une conférence pour le permettre. Cela ne pouvait arriver par miracle. Si les choses sont laissées sans trop de structures, on a tendance à parler de tout. Comme nous savions que nous n'étions pas en train de faire des recommandations à la Conférence officielle et que nous n'avions pas non plus à rendre compte aux gouvernements, nous nous trouvons en quelque sorte libérés. Parler et parler encore, ce fut pour nous une bonne expérience mais j'aurais aimé nous voir en mesure de dégager quelques lignes directrices.

Des risques de toutes sortes surgissent dans le cadre de conférences très importantes qui rassemblent des milliers et des milliers de personnes. A Mexico, il y avait quelque 1.200 délégués officiels de 133 pays, 1.750 représentants de la presse et des médias et près de 7.000 femmes à la Tribune qui manquaient lamentablement de personnel. Un tel nombre de participants rendait la discussion impossible.

L'un des problèmes de la Tribune, c'était que des groupes très importants venaient des États-Unis et d'Amérique latine et que, par cette seule importance numérique, ils avaient tendance à la dominer.

Il y a eu tant de choses exceptionnelles autour de cette manifestation qu'il est dommage que style et météo-

des n'aient pu aussi être exceptionnels. Il nous fallait en passer par les mêmes longs discours traditionnels consacrés par chaque État membre aux réalisations de son gouvernement. J'aurais souhaité que les propos de leurs représentants aient une portée philosophique.

Cette dimension philosophique, la Tribune était par ailleurs en mesure de la donner grâce aux participants des groupes qui, invités en raison de leur compétence sur un sujet donné, n'avaient à défendre ni une position gouvernementale, ni une position idéologique.

La Tribune en elle-même était exceptionnelle. Elle constituait vraiment un forum populaire en ce sens qu'elle représentait un ensemble des plus représentatifs de femmes de toutes formations et de toutes les cultures ayant des positions politiques et idéologiques de toutes sortes. Elle était également exceptionnelle en ce sens que les participants des groupes de discussion concentraient leur attention sur des problèmes précis au lieu de faire des déclarations générales sur la femme. Si un problème d'incompréhension s'est soulevé à la Tribune, c'est parce que nous n'avons jamais été en mesure d'étudier le moindre sujet en profondeur. Tant que nous serons incapables d'aller au fond des choses au lieu de prendre des positions, nous continuerons, en tant que femmes, à avoir des problèmes de communication. Cela est apparu clairement à la Tribune.

Beaucoup de personnes qui assistaient étaient venues avec des opinions partisanses. Tout le temps qui aurait dû être consacré aux questions et qui suivait les exposés des participants des groupes était presque entièrement pris par des déclarations préparées dont peu traitaient du problème étudié. Lorsque j'ai moi-même, avec deux autres femmes - dont l'une, japonaise, devait parler de l'expérience d'Hiroshima -, participé à un groupe pour étudier l'enseignement de la paix, 21 personnes avaient demandé à prendre la parole avant même que nous ayons prononcé un mot. Et aucune question ne reposa sur quoi que ce soit que les participants du groupe aient dit....

Et puis, il y a eu la prolifération des réunions de la Tribune. En plus des 35 sessions régulières, il y eut 191 rencontres sur tous les sujets possibles et imaginables: "La Femme et l'impérialisme", "La Femme de San Diego", "La Femme de Porto Rico", "La clique féministe", "Les féministes japonaises", "Le Groupement temporaire coalisé sur la femme et la religion", "L'expression globale", "La femme pour une construction féminine de la Terre en faveur des enfants", "Les cliniques d'auto-assistance", "Le Conseil des femmes noires", "La Réunion de travail sur le saphisme"

ou bien encore sur les rôles du racisme, du sexisme ou des institutions. Impossible de tout citer !

Ces réunions ont naturellement permis à de plus petits groupes de se constituer, au sein desquels tout le monde était déjà du même avis. C'était bon en un certain sens, mais cela ne permettait pas l'échange. Puisque nous venons de toutes sortes d'horizons différents, il aurait été important que nous nous trouvions exposés à la façon de voir d'autres personnes. La seule voie qui puisse nous permettre de comprendre la signification de la solidarité, c'est de prendre les uns et les autres un aperçu des problèmes d'autrui.

On a beaucoup souligné dans la presse que la Conférence et la Tribune étaient hautement politiques, que les femmes s'intéressaient davantage à l'étude des questions de développement et de justice et à s'engager en faveur d'un nouvel ordre économique international, que, d'un autre côté, les Occidentales préféraient les sujets liés aux droits féminins tels que le salaire égal ou l'égalité de possibilités d'emploi. Pour moi, l'une de nos difficultés, c'était de comprendre que si nous nous trouvions dans une situation mondiale, dans une conférence mondiale, et si nous avions en commun bien des choses sur lesquelles, comme femmes, nous étions d'accord, nous n'en étions pas moins des humains sociologiques venus d'horizons politiques et économiques particuliers. Même dans une entreprise mondiale, notre manière de penser est marquée par nos expériences respectives. Comme Sud-Africaine noire vivant au sein d'une société des plus raciales, je ne puis séparer du racisme le problème des femmes. Ces choses sont liées. Et cela est tout aussi vrai pour une paysanne qui a à se battre pour manger et pour avoir un toit sur sa tête. Elle ne peut pas, se trouvant brutalement à une réunion mondiale, faire abstraction de ses luttes pour son propre développement et des problèmes que, en raison de son sous-développement, elle doit affronter.

Ce qui fait défaut dans nos discussions dans le monde tel qu'il est aujourd'hui, c'est un aperçu de nos problèmes réels, en tant que femmes. Il y a par exemple dans le tiers monde beaucoup de femmes qui disent : "Quel problème ont-elles donc, les femmes qui viennent des sociétés d'abondance ? Elles ont eu toutes les possibilités d'enrichissement. Elles ont de belles maisons à l'extérieur des villes et de beaux enfants bien nourris. Elles sont des femmes qui disposent de tous les avantages matériels. Quels sont au juste leurs problèmes ?" Il faut, absolument, trouver un moyen pour que les femmes des sociétés riches puissent comprendre aux femmes du tiers monde que l'abondance

et la richesse ne sont pas des fins en elles-mêmes, ni des réalisations, ni des satisfactions.

Nous devons admettre que nous avons des priorités différentes. Il est regrettable que, ni à la Conférence officielle, ni à la Tribune, une discussion sur une telle question n'ait pu s'instaurer à Mexico.

Il y a cependant eu quelque chose de très significatif : le fait que, pour la première fois tant de gouvernements aient répondu de façon si positive et envoyé tant de personnes pour représenter leurs pays, indique que le jour pour traiter de ce problème est bien aujourd'hui. Nous ne pouvons pas non plus sous-estimer le fait que tant d'organisations non gouvernementales aient envoyé tant de gens du monde entier. Nous ne pouvons pas davantage sous-estimer le fait que tant de femmes aient dépensé leur propre argent et parcouru de longues distances pour participer à cet événement. Cela prouve que les problèmes des femmes ne peuvent plus être ignorés. Cette manifestation a été historique en ceci que l'on y a constaté, indépendamment des différences quelles qu'elles soient, l'unité des femmes sur certaines questions.

En dépit de toutes les frustrations que nous avons pu connaître, aucune de celles qui sont venues à Mexico ne sera, je le crois, jamais la même. Il y a des choses qui nous auront marquées, même les danses et les spectacles qui eurent lieu dans les salles de la Tribune, et qui faisaient partie du tout. Il y avait à Mexico beaucoup de personnes qui n'avaient jamais assisté à une Conférence mondiale ou qui, peut-être même, n'avaient jamais quitté leur foyer. Chaque fois que vous montiez dans un autobus, quelqu'un disait : "C'est la première fois que je vois des femmes de Chine, d'Afrique ou de tel ou tel pays." Vous ne pouvez sous-estimer de telles expériences qui apportent beaucoup. Vous comprenez tout à coup que, en tant que femme, se battant dans un village, une ville ou une banlieue, vous étiez une part de la communauté mondiale. Vos propres luttes étaient les luttes de toutes les femmes. C'était quelque chose qui était extraordinaire à Mexico. Qui n'y a participé ne peut le comprendre. C'était une expérience qu'il fallait vivre.

Brigida BAK

Quelques jeunes filles ont la parole

Puisque l'Assemblée des Nations-Unies a proclamé l'année 1975 "Année internationale de la Femme", il est de bon ton que les périodiques, quels qu'ils soient, consacrent un tant soit peu de leur espace à ce qu'on appelle l'émancipation de la femme". Aussi nous avons estimé que nous ne pouvions pas nous permettre de rester en arrière des autres dans cette question. Nous avons donc décidé de nous joindre au concert. (2) Nous nous sommes adressés à nos collègues finalistes de la section pédagogique du lycée Notre-Dame de Cîteaux, en leur demandant de nous communiquer leurs opinions sur ce problème tellement important pour elles.

Q. - La femme dans le Rwanda traditionnel a eu beaucoup à souffrir de l'"impérialisme masculin", de telle sorte que, complexée, elle en est venue à une résignation presque aveugle, qui a fini par lui paraître anormale. Ce complexe et cette résignation ne se seraient-ils pas transmis à la jeunesse féminine actuelle, et peut-être même à la jeunesse estudiantine ?

R. - Nous voyons en effet peu de changements sur ce plan. En gros, on se résigne encore à l'empire de l'homme. Même les étudiantes, en général, ne mettent pas en cause cet état de choses.

Q. - Des progrès sensibles ont-ils marqué, au Rwanda, l'amélioration de la condition de la femme, depuis le début de cette année 75 ?

R. - Nous remarquons par exemple, que la Gendarmerie Nationale engagée maintenant des femmes. Le congé de maternité a été prolongé et on accorde aux jeunes mères qui travaillent des temps libres pour allaiter leur bébé. Enfin, nous citons des occasions d'assister à des réunions à l'échelle internationale - pour des femmes représentatives, cela s'entend - et nationale, sans distinction.

Q. - Vu l'état actuel des choses, croyez-vous que tous vos espoirs en la promotion féminine seront finalement déçus ?

R. - Evidemment on ne pourra jamais exiger la perfection. Et puis il faut du temps, beaucoup de temps. Actuellement on sous-estime les capacités des femmes. Nous croyons même pouvoir dire que les femmes se sous-estiment. Elles ne se sentent en tout cas pas encore prêtes à assumer les libertés et, partant, les responsabilités suscitées par l'émancipation. Mais le temps travaillant avec nous, nous croyons que nous arriverons à une amélioration sensible de notre condition, et surtout à une prise de conscience des femmes.

Q. - Vous estimez-vous encouragées par l'opinion générale masculine dans votre lutte pour l'émancipation féminine ? Comment jugez-vous la position des hommes face à vos problèmes ?

R. - L'attitude des hommes n'est en effet pas très encourageante. La plupart d'entre eux sont contre l'émancipation féminine, par conservatisme, parce qu'ils croient que les femmes veulent être égales à l'homme, qu'ils veulent remplir les mêmes fonctions que les hommes, et donc les priver de certains privilèges. En outre les hommes se considèrent comme supérieurs aux femmes, et peuvent, dans beaucoup de cas, se sentir tels par l'attitude des gens qui les entourent. Ils ont tort pourtant, parce que l'homme et la femme sont différents et complémentaires; ils ne peuvent donc être concurrents. D'autre part l'homme n'a aucune raison de se sentir ou de se considérer supérieur : en effet l'homme et la femme ne sont-ils pas d'égaux valeur ? Les femmes veulent être considérées comme telles.

Q. - Quelle est votre position, en tant que filles instruites, à l'égard de la conception occidentale du mariage, c'est-à-dire le concours des deux futurs époux aux frais de la cérémonie du mariage et de l'installation du foyer, mais sans dot ?

R. - Nous croyons que, malgré les abus, il faut maintenir la dot, car elle est un symbole de reconnaissance, une garantie de stabilité du mariage. Actuellement, il est vrai que les exigences de la dot sont plus grandes : là où jadis elle consistait en bétail, et qu'il existait certaines facilités pour les indigents, on exige maintenant de l'argent, et de plus en plus d'argent.

Mais l'abolition de la dot donnerait raison à ceux qui la considéraient comme un prix. Si on n'a pas versé de dot, le mari pourrait être tenté d'abuser de sa position, par l'absence de garantie. C'est pour cela qu'on devrait maintenir la dot, mais elle devrait être et rester un symbole, une valeur symbolique et pas un prix. L'argument disant que, si on marie la fille sans dot, il y aura des rumeurs,

n'entre pas en ligne de compte, du moment que l'usage est aboli officiellement. Du reste, quand le gargon et la fille travaillent, il est normal qu'ils concourent également aux frais du mariage, y compris peut-être la dot.

Q. - Comment concevez-vous la situation d'une femme dont le mari est polygame ? Et que dire de la passivité de ces femmes qui gravitent autour de leur mari comme un ?

R. - Nous sommes contre la polygamie qui, à notre avis, fait de la femme une esclave et un objet de satisfaction sexuelle. Nous estimons aussi que le mari ne s'occupe pas convenablement de toutes ses femmes, d'où des drames de jalousie. En plus, l'éducation des enfants en souffre. Nous croyons que l'Eglise a justement condamné la polygamie, à cause de ces jalousies, parce que l'homme ne peut accomplir son devoir marital envers ses femmes, et parce qu'elle estime, avec raison, que l'homme et la femme sont complémentaires et d'égale valeur humaine.

Q. - Il est bien normal que le comité des femmes rwandaises ait réclané un certain équilibre des sexes dans l'enseignement supérieur. D'où vient alors la manque d'enthousiasme de la part des filles terminant leurs humanités, qui préfèrent arrêter leurs études après le secondaire, ou qui, quand elles continuent, optent moins pour les sciences appliquées ?

R. - La raison de cette question est que dans la répartition des bourses, on préfère souvent des hommes. Les femmes ne s'orientent guère par exemple vers l'agronomie, parce que c'est une faculté qui n'est pas disposée à accepter des filles. Puis le manque d'intérêt pour les sciences exactes nous semble plutôt normal, parce que les femmes sont plus douées pour les langues ou la psychologie que pour la physique ou la technique. Et il faut aussi considérer que les filles ont un peu peur du milieu universitaire, qui a très mauvaise réputation.

Q. - Que prévoyez-vous cette année, en tant que futures mères, pour contribuer personnellement à la promotion de la femme rwandaise ?

R. - La femme instruite doit aider les autres femmes dans sa colline, par des foyers sociaux, par l'éducation des enfants dans les écoles. Elle doit surtout essayer de leur montrer une famille modèle, où le mari et la femme se partagent la responsabilité pour l'éducation des enfants, le ménage, les travaux des champs et où la femme s'intéresse à ce qui se passe en dehors du ménage. Malheureusement il y a pas mal d'obstacles à cela.

Q. - Quels sont justement ces obstacles ?

58

R. - Les conditions dans lesquelles nous vivons ne nous favorisent pas la tâche : finalement ce sont toujours les hommes qui font le destin de la femme. Elle ne peut rien faire sans son consentement. Elle ne sort guère de sa maison et encore moins du petit cercle des femmes du village. Aussi, n'ayant pas de contact avec le monde extérieur, elle y attache peu d'intérêt, et reste conformiste et conservatrice. A part cela les hommes se moquent des femmes et de leur volonté d'émancipation, aussi bien les hommes ayant reçu une formation de type occidental, que les hommes dans les collines.

En guise de conclusion nous pouvons, je crois émettre le vœu que l'émancipation de la femme ne s'arrête pas avec l'année de la femme, que ce soit un mouvement mis en branle et qui conduise à un monde meilleur, et surtout que l'homme ne s'en moque pas, et n'attende pas que cette année soit finie, pour que tout redevenne comme avant, mais qu'il attende ce qui en sortira, et juge sur les faits.

(1) Propos recueillis par Désiré Habiyambere (Rhétorique du Séminaire St Paul) avec l'assistance du professeur de français. Nos interlocutrices furent Melle Thérese Musabwasoni, Hélène Ndayituli, Rosalie Nyirakana et Florence Mukamana, toutes de la septième année pédagogique.

(2) Texte publié dans "En Cordée", bulletin de liaison des étudiants du Séminaire St Paul.

Restons-nous maîtres de notre mort

Note de la Rédaction

Nous avons demandé à un biologiste, chercheur à l'université de Louvain, son avis sur le maintien en survie purement végétative du malade.

La presse et les revues se sont étendues souvent sur ce problème, au cours des derniers mois.

ooo

59

Plusieurs cas récents de personnes maintes fois artificiellement en survie au moyen d'un appareillage complexe permettent de poser sérieusement cette question.

Dans le cas du Général Franco, plusieurs opérations ont été tentées, annoncées comme des réussites techniques sans qu'il ait été possible d'envisager sérieusement un quelconque espoir de guérison. Plus dramatique encore est le cas de la jeune Karen Anne Quinlan de Morristown dans le New Jersey (Etats-Unis). Un tribunal vient de décider contre la volonté des parents, contre l'évidence d'une situation désespérée présentée par les médecins, qu'elle doit être maintenue en vie végétative aussi longtemps que possible après sept mois de sursis accordés par la technologie médicale moderne.

Nous ne pouvons contester le bien-fondé des recherches dans les domaines de la réanimation et de la chirurgie qui ont sauvé déjà tant de vies humaines. Il est cependant permis de s'interroger sur la justification du déploiement d'un tel luxe thérapeutique dans beaucoup de cas de maladies chroniques dont malheureusement l'issue est encore actuellement fatale.

Le nouveau code déontologique médical belge recommande d'éviter un acharnement thérapeutique sans espoir. N'est-ce pas la solution de bon sens ? Verrons-nous enfin de plus en plus de médecins et spécialement de chirurgiens revenir auprès des hommes, leurs frères, qui attendent avec impatience le pronostic de l'opération ? Les familles attendent que la vérité même difficilement soutenable, leur soit révélée. Plus encore, la personne humaine tient à connaître exactement ses chances de vie, de vraie vie avant que ne soit tentée l'opération de la dernière chance. Nous aiderons tous le malade incurable à affronter ses derniers instants si nous lui laissons le libre choix des moyens à mettre en œuvre pour assurer sa survie. Faisons-nous autre chose que "voler la mort" à ceux que nous envoyons dans l'au-delà par un mouvement irréversible d'un interrupteur ?

Les morts ne parlent pas, mais nous devrions nous donner la peine d'écouter leur silence. Après quinze ans de pratique de cette mort "électro-mécanique", ces morts font appel à notre cœur de frère. Ils ne veulent plus être des cobayes inutiles. Ils ne veulent plus être l'enjeu de débats juridiques étriqués et interminables. Ils ne veulent plus être une charge pour notre société. Ils demandent tous que l'on apprenne à leurs frères comment vivre mieux, comment prévenir le mal qui les a terrassés.

Pour eux, ils ne réclament qu'un dernier cadeau : s'il vous plaît, laissez-moi propriétaire de ma mort, c'est le dernier acte d'homme libre que j'ai à poser avant de passer dans l'autre vie.

Pierre QUERINJEAN

Chronique des Livres



J. KLATZMANN. Nourrir dix milliards d'hommes ?

(P.U.F., 270 pages, 37 F.F.)

A la question donnée pour titre à ce livre, Joseph Klatzmann, spécialiste bien connu des problèmes d'économie agricole et alimentaire, répond positivement.

Mais dix milliards, et non pas cent cinquante milliards, comme le prétend Colin Clark sur la base d'arguments dont J. Klatzmann fait une sévère critique.

Toutefois, si les ressources ne manquent pas pour nourrir dix milliards d'hommes, rien ne nous assure que les hommes sauront se plier aux conditions sévères de l'atteinte de cet objectif : diminution du niveau de vie et du gaspillage dans les pays riches, ce qui dépend beaucoup moins des gouvernements - hors le cas des dictatures - que d'une modification profonde des comportements ; priorité donnée à l'agriculture dans les pays sous-développés, coopération internationale beaucoup plus étroite, impliquant notamment une gestion mondiale des ressources et des livraisons massives de produits agricoles des pays riches aux pays pauvres ; changement des habitudes alimentaires, ceci particulièrement quant à la consommation de viande bovine, exces-

sive dans les pays riches (elle représente de loin la cas-
lorie la plus chère). L'auteur dégage ces conclusions à
partir d'analyses à la fois claires, précises, fort bien
informées, mettant en garde contre un optimisme abusif as-
sez répandu quant aux progrès à attendre de la production
d'engrais, de l'extension des terres cultivées, de la pêche,
de la culture sans terre...

Posant alors le problème alimentaire dans le cadre de
l'évolution globale de l'humanité, l'auteur en vient à cet-
te conclusion qui, du fait de sa compétence et de sa pru-
dence, mérite une particulière attention, savoir qu'une li-
mitation raisonnable de la croissance démographique dans
les pays sous-développés est indispensable, et ceci dès à
présent, et tout particulièrement dans les pays où les au-
torités n'ont pas réussi à déclencher un développement éco-
nomique rapide.

François RUSSO

Roger GARAUDY. Parole d'homme.

(Lafont, 272 pages, 30 F.F.)

"Être militant politique, apprendre à déchiffrer la
peinture, la poésie ou la danse, danser sa vie et revivre
de la vie primordiale de la foi, de la Croix et de la Ré-
surrection, tout cela ne fait qu'un, n'est qu'un seul
mouvement, celui de la vie. C'est ainsi qu'on devient un
marginal. Sinon un rejeté. Un exclu. De toutes les insti-
tutions." (p. 259).

Telles sont les convictions et telle est la situation
actuelle de R. Garaudy. Convictions ici nettement formu-
lées envers et contre tous les "bien pensants" de la gau-
che comme de la droite; situation maintenant acceptée, car
l'auteur, malgré sa solitude, croit en l'amour "à partir
duquel tout le reste prend sens : politique, création ar-
tistique ou foi".

Ni regrets, ni amertume dans cette méditation : R. Ga-
raudy est tourné vers l'avenir à inventer, vers l'initia-
tive créatrice qui "défatale l'histoire" et qui nourrit
l'espérance des hommes.

Sans doute dans sa sincérité et sa fragilité, cette
"parole d'homme" réserve-t-elle quelques surprises à ceux
qui l'entendront mêlée aux échos des expériences et des
écrits passés de R. Garaudy; aux interrogations et aux
hésitations succède l'affirmation : du "suis-je chrétien?",
dans "l'Alternative", au "je suis chrétien" qui clôt ce
livre.

Confession de foi qui retient l'attention : elle n'
est pas révoltée, mais vécue au sein de contradictions qui
sont, bien souvent, les nôtres aujourd'hui.

J.-Cl. DIETSCH

Pierre CHAUMU. Le Temps des Réformes. La crise de la chré-
tienté. L'éclatement (1250-1550). Fayard.
1975. 75 F.F.

Du tempérament historien de ce maître de Sorbonne, on
pouvait espérer une saine synthèse des travaux qui ont
renouvelé notre connaissance de l'humanisme et de la Ré-
forme.

Et voici une cataracte de six cents pages, gonflée du
fleuve bibliographique, qui nous emporte, bon gré mal gré,
au fil d'un style hâletant, proche parfois de l'écriture
automatique.

Après l'avoir longtemps porté, P. Chaumu a manifeste-
ment besoin de se délivrer, d'un coup, de son sujet, avec
une fougue qui brasse toutes les disciplines : histoire de
la culture et démographie historique, sociologie religieuse
et théologie de la Révélation.

Tout commence par un époustouflant essai introductif
de quarante pages, balayant nos meilleurs repères histori-
ques. Au lieu de descendre dans la mêlée historiographique,
P. Chaumu recrée tout simplement l'espace-temps de la chré-
tienté latine sur quatre siècles : de 1300 à 1700 en gros,
le "temps plein" d'un religieux "aussi indissociable de sa
vie consacrée que le cycle de l'oxygène et de l'azote l'
est de la vie terrestre".

Vie des géants de l'humanisme et de la scolastique
(y compris dans ses aspects nécessaires, cf. "les comptes
d'Erasme" p. 342). "Rage d'aculturer", pour ces seigneurs
du livre imprimé, les masses portées par l'oral vers le
Dieu terrible et vers la mort qui rôde dans les épidémies
oculaires; masses qui se figent dans cette "vie religieuse
des humbles", objet de l'attention émue de l'auteur. Sur
la discordance des rythmes de vie et des représentations
mentales : les crises réformatrices.

Alors que des historiens pionniers (se reporter à J.
Delumeau, "Leçon inaugurale de la chaire d'Histoire des
Mentalités religieuses dans l'Occident moderne, Collège
de France"), s'efforcent en ce moment de conjuguer la Ré-
forme catholique et la Réforme protestante, dans leur
commune stratégie socio-culturelle, P. Chaumu en propose
encore deux autres : la première, au tournant du XVI^e

siècle, devant le jaillissement de la "Devotio moderna" qui "ne trouve de conditions favorables à son large développement social que là où le seuil des 40 habitants au km² est largement dépassé" (p. 293); la dernière, qui unit tous les hétérodoxes en marge des Eglises établies du XVI^e siècle : ils inspireront la religion du siècle des Lumières.

En plein tumulte réformateur, l'Europe regarde soudain vers la lointaine et "sauvage" Saxe. Comme l'évangéliste dans une Passion de Bach, Luther fait son entrée; homme seul contre toute une histoire collective qu'il va faire basculer.

Le livre change de ton et l'auteur nous en avertit (p. 370) : il va dialoguer avec l'anglois et la libération de Luther, humblement certain de sa découverte de Jésus crucifié par amour. Chacun devant Luther... c'est l'écouménisme doublement vécu : de l'historien qui se fait théologien rigoureux pour pénétrer les œuvres maîtresses de Luther; de l'historien réformé qui affirme sa foi en une Eglise multiforme, une fois sereinement établies les responsabilités de chacun dans la grande brisure du XVI^e siècle.

Ainsi l'histoire se remet en marche grâce à cette entreprise, à la limite du raisonnable, qui fera grimacer bien des dents... Sauf à dire qu'elle apporte le souflet du grand large sur nos obsessions et ressentiments confessionnels.

B. PLONGERON

Professeur Jean TREMOLIERES : "Partager le Pain"

(éd. Robert Laffont 1975)

Un livre à lire par tout "honnête homme".

Pourquoi ? Parce que, dans cette période de grande crise mondiale où tous les principes sont remis en question et où les individus, les peuples, le genre humain se demandent avec anxiété ce que leur avenir va être, le Professeur Jean Tremolieres a l'audace de dire à tous "Aimez la Vie". Tout au long de son ouvrage d'une densité peu commune, il va nous conduire sans faille jusqu'à cette conclusion que l'homme est fait pour espérer et qu'il est en train de vivre une époque où, chose incroyable, nous n'avons jamais eu autant de raisons d'espérer.

Cet ouvrage utilise tous les genres littéraires, essai philosophique, poésie, science-fiction, exposé scientifique, rigoureux, humour tantôt cinglant et grinçant, tantôt que rigoureux-pensée, pour composer un "roman" passionné et passionnant sur le devenir biologique du genre "homo sapiens".

Pour goûter tous ces aspects et vous décider à aller, un soir d'hiver une brique pareille, je vous convie à jeter un coup d'oeil au Glossaire. Jugez-en plutôt :

"HASARD : Mouvement qui, n'ayant pas encore trouvé de sens, en cherche un."

ORGANISATION : Structure cinétique assurant le maximum de fruits pour le minimum d'effort.

PAIN : ... Manger le pain, c'est unir sa chair à l'aujourd'hui à la chair végétale primitive pour engendrer celle de demain.

SLOGAN : Mot qui dissimule dans un nuage éblouissant une réalité complexe et difficile...

STATISTIQUE : ... La complexité de la signification du mot en fait un des slogans mensongers de notre temps.

VERITE : Ce qu'on croit comprendre quand on s'efforce de vivre ou de travailler, mais à l'opposé, la plus grande espérance de chacun."

Cet aperçu donne en raccourci quelques lignes de force de ce "Guide de vie" que l'auteur nous propose. Et c'est bien de cela qu'il s'agit. "Vulgariser" ne semble vain car ce que le spécialiste met des années à apprendre ne peut être résumé en quelques jours... Nous essayons de communiquer (la) science par les préoccupations, les intuitions, les tours de main, les espoirs, les échecs, par tout ce qu'il y a de sensoriel, d'affectif, de beau, au-delà des techniques de connaissance, des calculs de l'ouvrier à la paillassade." "Ce livre est donc l'ordonnance d'un médecin devant une maladie répandue, mais dont la crise est (...) annonciatrice de Guérison." "... Pour lire ce livre, il faut voir, croire, se sentir participant de cette mutation, avoir déjà emprunté ces chemins où il faut trouver soi-même les bons passages."

De cet ouvrage, il est bien difficile de donner le plan sur tout lorsque l'auteur lui-même vous prévient :

"Ce guide n'est fourni que parce que la suite des chapitres laisse une impression de désordre, d'absence de schéma directeur qui est troublant pour l'esprit moderne. En vérité, le seul schéma directeur est qu'il n'y a pas de schéma pré-fabrique qui vous débarrasse de vous-même, que seul compte d'assumer soi-même chaque instant de vie, chaque situation dans son caractère unique."

Plus loin, vous lirez la recommandation suivante :

"Ce chapitre est de type "réflexif". ... Il peut être passé." Surtout ne choisissez pas la solution de facilité, car s'il est bien une loi de plus en plus évidente en biologie, - la nature ne fabrique ni ne conserve pour rien chacun de ses composants, y compris ceux qui apparaissent aux yeux de l'observateur de 1975 comme inutiles -, celle-ci est certainement d'application dans le cas présent.

Le ton tour à tour provocant, réaliste, convaincant de ce livre qui est "le journal intime d'un chercheur ou (...)" une lettre à des amis d'un grand esprit de notre temps fait oublier très largement son caractère ardu. Au moment même où les envolées philosophiques et métaphysiques atteindront votre limite de compréhension, vous découvrirez la parole rassurante du sage, du père qui vous guide, vous remet à votre aise en utilisant les ressources poétiques de la vie de tous les jours :

"... Comme vous, je suis de ceux qui se réchauffent à la vie des enfants, à la beauté d'un regard, à la tendresse d'une caresse et j'espère..." (Les trois derniers points sont de l'auteur.)

Ailleurs, il utilisera un humour acerbe à l'adresse de certains grands de ce monde :

"Au nom de quoi décorer que le travail est de niveau international ou est à l'index, sinon sur les formes et les appartenances, écartant les nouveautés suspectes et les remises en question perturbatrices... Dans ce climat, il est difficile de se garder de trois péchés majeurs : - être ennuyeux, ... - être à la mode, ... - dire de façon compliquée, longue et ésotérique, ce qui peut être bref et simple." Et un peu plus loin : "Les condottieri auxquels il faut payer tribut, les papes dont il faut l'imprimatur prolifèrent. Le culte des personnes remplace la joie de connaître."

Si l'auteur a bien voulu nous communiquer sa passion pour la vie, son espérance dans une meilleure société par une meilleure compréhension de l'univers biologique, il nous fait découvrir ce qu'est, ou plutôt ce que devrait être, un chercheur. Non seulement, il démontre la persévérance du chercheur scientifique et l'organisation de leur milieu très fermé telles qu'elles sont considérées dans notre société en quête d'idolâtres, de records, de prouesses techniques mais il appelle tout un chacun à participer à un effort gigantesque de quête du savoir et d'organisation mieux adaptée en fonction des résultats obtenus.

Cet appel est adressé à tout "honnête homme" qui ne veut pas se laisser aller au désespoir devant le chaos que nous vivons. L'enseignant trouvera de plus une source de données scientifiques présentées de manière originale. L'étudiant et le chercheur apprendront à réfléchir l'un sur son avenir, l'autre, sur les responsabilités qu'il assume bien imparfaitement. L'ingénieur, le juriste, les autres non-biologistes découvriront les raisons de la passion des biologistes pour leur métier. Les gouvernants politiques, les responsables de l'organisation de la recherche scientifique disposeront d'une bonne radiographie de la situation actuelle pour en déduire de meilleures attitudes pour l'avenir.

Tous vous serez entraînés par ce roman d'une vie, qui est aussi un roman de la vie et vous retiendrez entre autres qu'"idolâtrer la science, c'est ne pas la laisser se développer", c'est la fixer pour en faire l'instrument d'une puissance qui n'est qu'illusoire".

P. QUERINJEAN

Michel RIQUEL, s.j. : Un chrétien face à Israël

C'est peut-être par pure coïncidence que l'étoile de David est un double triangle mais c'est un fait, on peut aborder le problème juif par trois voies différentes : la race, la religion, la politique.

Que certains juifs, de race et de religion soient contre l'Etat juif, c'est-à-dire rejettent le Sionisme, n'est pas le seul paradoxe que nous présente le Peuple élu de Dieu.

Loreque le Père Riquel, l'éminent prédicateur des stations de carême à Notre-Dame de Paris de 1946 à 1955

- lui-même ancien déporté - regarde Israël en face et nous fait part de ses remarques, on peut être assuré que ce rapport sera, à la fois, objectif, et constructif; qualités qui manquent souvent chez la plupart des écrivains qui ont abordé le problème du Proche-Orient.

Non seulement l'auteur sait de quoi il parle mais il nous fait partager son enthousiasme et, très souvent, sa conviction.

L'ouvrage débute par des souvenirs d'enfance du jeune Riquet élevé dans un milieu où l'Action Française apportait la règle de vie mais où on se défendait d'antisémitisme qu'exhalaient certaines publications d'extrême droite.

L'adolescent Riquet connaît de belles amitiés, Jacques Maritain et quelques autres, et on comprendra que la Compagnie de Jésus ait attiré les vœux de celui qui allait être, un jour, un combattant actif dans la Légion de Saint Etienne.

Très tôt, le Père Riquet aborde le problème de l'œcuménisme et son esprit ouvert, son jugement objectif lui permettent d'entrer en contact avec les "adversaires" sincères.

Au cours de ses conférences à Notre-Dame il prend une position, sans équivoque, contre l'antisémitisme et les mandements du Concile II sur l'Eglise et les Juifs ne sont pas étrangers aux efforts du Père Riquet en cette matière.

Cartésien à l'extrême, l'auteur n'avance nulle thèse, nulle suggestion qui n'ait été analysée dans son texte le plus large; au cours de nombreux séjours, non seulement en Israël mais dans la plupart des pays arabes, le Père Riquet a dialogué avec les promoteurs des grandes idées qui s'affrontent.

Toujours il a envisagé la situation sans autre parti pris que de trouver une solution, fût-ce une solution de compromis.

C'est ainsi qu'il cherchera un commun dénominateur et le trouvera, pour déplacer le problème du stade de la politique qui, il faut en convenir, n'apporte pas de solution, chacun poussant l'autre dans une impasse où, déjà, "sauver la face" devient de plus en plus difficile.

En guise de conclusion à son ouvrage, le Père Riquet, avec beaucoup de courage et peut-être un rien de candeur, ouvre une perspective que je laisserai au lecteur de découvrir.

Mais "Un chrétien face à Israël" est un ouvrage dont la lecture s'impose à quiconque veut voir à son tour, ce problème de face et "à froid"; c'est à la fois, un résumé admirable de l'histoire de l'Estat Juif, et un récit impartial du drame palestinien.

En une époque de bourrage de crâne, de l'opinion dirigée, de la "propagande" (au sens péjoratif s'entend), une étude comme celle-ci vient à son heure pour remplacer les dés piécés et les cartes truquées.

Qu'on ne se hasarde plus sur les eaux tumultueuses et dans les courants opposés que constitue le problème du Proche-Orient sans, au préalable avoir "fait le point". L'ouvrage du Père Riquet apporte tous les éléments pour le faire.

J.M. COERTEN

"Un chrétien face à Israël", Michel Riquet S.J., 285 FB (210 x 135) Un volume 297 pages - Robert Laffont - Paris.

Courrier des Lecteurs

PUDEUR

Pauvres et riches ne vivent pas dans deux hémisphères, mais côte à côte, ici et ailleurs. Côte à côte ? Avons-nous les yeux ouverts ? Et le cœur ?

En décembre, dans toutes les boîtes postales de Kigali, une invitation publicitaire : menus de Noël et de Nouvel An... Le travailleur manuel du Rwanda peut consacrer quarante-sept jours de paie pour le dernier repas de l'année à l'hôtel ! Non, ce souper solitaire, bois-sous non compris, il doit le nourrir, le loger, le vêtir, le former et le distraire, lui, sa femme et ses enfants pendant quarante-sept jours...

Si nos "analyses" et nos "considérations" se heurtent, impuissantes, à ce monde inhumain (il n'est pas facile effectivement de franchir ce fossé - cet abîme - entre ces deux mondes, le pauvre et le riche), trouvons-nous du moins le cœur et le geste capables de REFUSER et de REBUTER une publicité qui atteint, potentiellement, tous les habitants de Kigali et qui fait injure à tous, aux pauvres et aux riches ?

André BOULLIGOT, s.j.

Monsieur,

Puisque dans son dernier éditorial, le Comité de Rédaction de la revue "Dialogue" exprimait le vœu que ses lecteurs lui fassent part de leurs réactions à propos de tous les textes publiés, je voudrais aujourd'hui faire part des miennes.

Tout d'abord, je voudrais vous signaler que votre revue m'a toujours fort intéressé, au point que pendant le séjour de deux ans que j'ai fait à Rome, c'est votre revue, parmi d'autres que je recevais (Kinyamataka, La Source, etc...) que je lisais avec le plus d'intérêt.

De retour au Rwanda, une des premières choses que j'ai faites est de me réabonner, et de lire dans leur entièreté tous les numéros de cette année. Voici d'ailleurs à titre indicatif les articles qui m'ont le plus passionné :

No 48 : l'article de Roger Heremans sur les noms théophores; (+ les articles de P. Enry, G.M. Dion et D. Nthomb);

No 49 : l'article de François Houtart sur le sous-développement (je le connaissais de par ailleurs, mais ai fort apprécié sa publication dans "notre" revue) (+ les articles de P. Enry et R. Heremans);

No 50 : les articles de O. d'Urzel et de P. Enry, très intéressants (+ les articles de T. Awori, J. Birara et L. Pagni);

No 51 : c'est le numéro des cinq que j'ai trouvé le moins intéressant, je cite les articles de A. Sève, D. Nthomb et Mgr Bigrumwami;

No 52 : les articles de Guy Musy et Jean Massion (après un anniversaire) plus le courrier du lecteur de ce numéro.

A ce propos je voudrais vous faire part d'un sentiment : je trouve très désagréable de lire un article et directement après l'une ou l'autre réaction que cet article a suscitée. Pourquoi le Père Nthomb (puisque'il s'agit deux fois de lui, dans les numéros 51 et 52) ne peut-il pas attendre, comme tous les lecteurs, le numéro suivant pour nous faire part de ses réactions personnelles ? La méthode employée à propos de l'article de l'Abbé Houtart me semble préférable à celle employée pour ceux de Mgr Bigrumwami et Guy Musy.

Pour le reste, je vous remercie de cette occasion que vous me donnez pour vous dire combien j'apprécie votre revue et surtout tous les articles qu'elle publie sur le

Rwanda, et vous prie de croire, Monsieur, à l'expression de mes meilleurs sentiments.

Père Guy THEUNIS

B.P. 572 - Kigali, le 16.11.75

Note de la rédaction : C'est à notre demande que le Père Nthomb avait rédigé ses deux interventions. Nous tiendrons compte de la réflexion de notre correspondant.

A PROPOS DE L'ARTICLE DU PERE MUSY

(Dialogue No 52)

INTRODUCTION

Après avoir lu attentivement l'article du Père Musy et les réflexions du Père Nthomb et de l'Abbé Massion, je me suis dit : "Bankoze mu jisho" : "on met le doigt dans mon oeil".

En effet, j'ai été contrarié dans mon opinion de longue date sur l'Évangélisation de l'Afrique et, en particulier, du Rwanda (une longue étude est en préparation).

Comme Introduction, je tiens à rappeler ma conférence faite aux membres venus au Recyclage sur "Culture Traditionnelle et Christianisme", à Nyundo en juillet 1969.

J'ai passé de longues années sous l'impression certaine que pour être chrétien, "vrai disciple du Christ", il fallait exclure en moi et autour de moi tout ce qui touche à la Tradition de mon pays, selon le catholicisme et la théologie qui m'ont été enseignés. Aussi j'étais fier d'être "chrétien comme un Européen" pour avoir quitté mon milieu familial et ancestral à l'âge de dix ans jusqu'à ce jour. Le but principal de mes recherches depuis 1952, sur la culture traditionnelle rwandaise, était non tant de connaître, que de rejeter et condamner "imihango idakwiza" c'est-à-dire "vaines croyances des pauvres infidèles qui continuent à tomber en enfer au mépris des mérites de Jésus Christ et de sa cruelle mort qu'il a soufferte pour leur salut" (père à M.D. d'Afrique des Pères Blancs, que j'ai réécrite moi-même pendant plus de 40 ans, changée depuis Vatican II)

Croire que je puis être disciple de Jésus, en pensant comme pensent mes compatriotes, en parlant comme eux et en

agissant comme eux dans le bien, ne date que de quelques années. Heureusement, le Concile Vatican II, auquel j'ai eu la privilège d'assister, et les témoignages de quelques personnes autorisées, m'ont confirmé dans cette position.

Je donne ici quelques extraits :

- Vatican II : La semence qui est la parole de Dieu venant à germer dans une bonne terre arrosée de la rosée divine, puis la sève, la transformation et l'assimilation pour porter enfin un fruit abondant. A l'instar de l'économie de l'Incarnation, les jeunes Eglises enrichies dans le Christ et construites sur le fondement des apôtres, assument pour un merveilleux échange toutes richesses des nations qui ont été données au Christ en héritage (Ps. 2, 8). Elles empruntent aux coutumes et aux traditions de leurs peuples, à leur sagesse, à leur science, à leurs arts, à leurs disciplines, tout ce qui peut contribuer à confesser la gloire du Créateur, mettre en lumière la grâce du Sauveur, et ordonner comme il le faut la vie chrétienne.

Ainsi apparaîtront les voies vers une plus profonde adaptation, dans toute l'étendue de la vie chrétienne, de chaque culture; les traditions particulières avec les qualités propres de chaque famille des nations, éclairées par la lumière de l'Evangile, seront assumées dans l'unité catholique." (Ad Gentes, No 22)

- Se Sainteté Paul VI : "Nous nous sommes toujours réjoui du développement des études sur l'Afrique et nous voyons avec satisfaction que la connaissance de son histoire se répand de plus en plus... Il nous semble opportun de nous arrêter à quelques concepts généraux caractéristiques de ces antiques cultures africaines qui ont une valeur morale et religieuse qui nous paraît digne d'une considération attentive : la vision spirituelle de la vie... l'idée de Dieu comme cause première et dernière de toutes ces choses, le respect pour la dignité humaine de tous de la famille... la vie communautaire... les liens avec les ancêtres..."

L'enseignement de Jésus-Christ et sa Rédemption constituent de fait, l'accomplissement, le renouvellement et le terme parfait de tout ce qui existe de bien dans la tradition humaine. Voilà pourquoi l'Africain, en devenant chrétien, n'a pas à se renier lui-même, mais il reprend les anciennes valeurs de la tradition "en esprit et en vérité".

- B. Griffith, moine bénédictin, fondateur en Inde d'un monastère de type nouveau dit : "Il ne s'agit pas tant de prêcher un nouvel Evangile que de découvrir la présence

cachée du Christ à l'oeuvre dans une autre religion. Il s'agit de reconnaître que le Christ a été par son Esprit présent dans chaque religion, depuis le commencement du monde. Toute cachée que puisse être sa présence, si loin qu'on aille dans la reconnaissance de la vérité d'une tradition religieuse, il y a toujours à trouver cette présence du Christ, et c'est elle que nous avons à reconnaître chez nos frères dans les différentes religions du monde."

- K. Rahner dit : "Le monde de la rédemption est inclus dans celui de la création, et le monde de la création est inclus dans celui de la rédemption".

- P. Vauthier de Mahieu : "Aucune culture ne peut assumer elle-même son évolution consistante vers un mieux être, s'il ne s'est opéré au préalable, une mutation profonde dans ses structures mentales... Aucun homme ne peut assumer ou se convertir à une religion importée (Evangile) s'il ne s'est opéré en lui une mutation profonde de ses structures mentales, c'est-à-dire de ses convictions profondes traditionnelles, appréciant mieux ce qui est bon ou corrigeant ou rejetant ce qui est contraire à cet Evangile."

- Le R.P. Laurent Mbonze confirme ce qui vient d'être dit : "Pour restituer les Noirs d'Afrique à eux-mêmes et les ouvrir à l'action bénéfique de l'Eglise, il est utile et nécessaire de se pencher sur le pivot de leur vie sociale et familiale."

- Mgr Tiliandou, archevêque de Dakar, dans une interview donnée à Paris-Match, affirme la nécessité d'adaptation du christianisme au contexte culturel africain. "Le christianisme, dit-il, n'est pas une religion importée chez nous. Dieu est blanc avec les blancs. Dieu est noir avec les noirs."

- Le R.P. Pauvels, P.B., ancien missionnaire au Rwanda : "On peut féliciter les Bantus d'appartenir à des peuples qui ont gardé intacte l'idée d'un Dieu Unique et Transcendant. Ils ont par là une supériorité éclatante sur les anciens peuples de l'empire gréco-romain. Ceux-ci avaient, comme on le sait, un panthéon de dieux bigarrés et immortels aux légendes absurdes et fantaisistes. La ferme croyance de nos indigènes en un Dieu Créateur, Maître de la vie et de la mort, est autrement élevée et digne d'un être raisonnable."

- Le R.P. Tempels, ancien missionnaire au Zaïre : "Je voudrais vous raconter une histoire et faire une confession. J'ai connu la brousse pendant des années. J'ai essayé d'

organiser l'Eglise. J'ai même essayé de faire comprendre et de convaincre, et pour ce faire, j'ai essayé toutes les méthodes possibles connues en Europe. Mais après beaucoup d'efforts et de peines, je me suis senti envahi par le désespoir.

Je sentais bien et je n'étais pas le seul à le sentir, que cela n'avait pas pris. Rien ne semblait bien extrait, né. J'étais loin de la réussite espérée. Ce fut la fin de la première phase de ma vie missionnaire, celle de pasteur, ou plutôt de chef européen et cléricol d'une Eglise... " (Colloque sur les Religions. Abidjan 1961. Pp. 219-223.)

- L'Economie du salut : "On peut entendre par économie du salut ou économie salvifique la façon merveilleuse dont Dieu, Créateur des hommes et de toute chose, a disposé le salut, à tous les hommes; autrement dit, en vue de donner à l'homme sa dignité pleine. Plus concrètement, l'économie du salut est l'ensemble des moyens que Dieu, en collaboration avec l'homme qu'Il a fait intelligent, et libre, a utilisés et utilise au cours des temps pour sauver l'homme par l'homme, la chair par la chair, les nations de l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, l'Europe, l'Australie, l'Antarctique, par la chair, par la chair, par la chair.

dit Hottas, si écoule, la vie de la société traditionnelle, tels sur les modèles des mythes originaux... La religion, loin d'être un simple dérivatif à l'angoisse existentielle, sert de tonique indispensable à l'angoisse existentielle, sert de tonique indispensable à la vie de l'organisme social traditionnel."

seulement : "Souvent dans le passé, Dieu a parlé à nos pères par les prophètes sous des formes fragmentaires et variées; mais dans les derniers temps, dans ces jours où nous sommes, il nous a parlé par un fils qu'il a établis héritiers de toutes choses et par qui il a créé les mondes". (Hébr. 1, 1-2)

- St Matthieu : "Ne pensez pas que je suis venu abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abolir la accomplir" (Matt. 5, 12).

VOIES DU REJET DE LA METHODE MISY

En quelques lignes, voici ce que je voudrais ajouter aux réflexions du Père Norbom et de l'Abbé Massion, sur l'article de Musy. Le lecteur vaudra bien avoir en main le texte (Dialogue No 52).

La vie et le message de Jésus interpellés par les jeunes étudiants rwandais" (p. 51)

Le texte me fait penser aux seuls étudiants actuels

et anciens des écoles secondaires et de l'Université Nationale du Rwanda. Parmi eux, distinguons ceux qui "en bas âge" ont reçu l'éducation et l'instruction chrétiennes et ceux qui ne les ont pas reçues. Ceci se passe également en Europe, avec la différence que "ici tout se passe dans l'ambiance chrétienne, alors qu'en Europe tout se passe dans l'ambiance non chrétienne. Retenons bien ceci.

Dans mes réflexions je tiens compte non seulement des étudiants mais de tous les Rwandais petits et grands qui se convertissent au christianisme.

2. "Notre premier devoir de missionnaire chrétien est d'annoncer Jésus-Christ" (p. 51).
"Le premier objectif de la mission est d'annoncer Jésus-Christ" (p. 51).

des d'annoncer Dieu". La discrétion sur la divinité et autres attributs de Dieu s'impose.... (p. 51).

Qu sommes-nous ? En Amérique ? En Europe ? En Afrique ?

que ? Au Soudan ? Au Rwanda ? Plus concrètement : où sommes-nous ? à Marseille ? à Paris ? à Bruxelles ? à Gand ? à Kigali ? Ste Famille ? St Michel ? à Matagaza ? à Kivu ? Ces circonstances de lieu sont très importantes pour l'évaluation.

Le missionnaire chrétien, à qui s'adresse-t-il ? Aux pays européens évangélisés au moins depuis 1500 ans ou aux pays africains évangélisés depuis un siècle ?

sacons que l'Afrique, en particulier le Rwanda, a une culture qui a ses VALEURS RELIGIEUSES (Paul VI). Le missionnaire chrétien venant d'Amérique et d'Europe, ou un autre peut-il s'obstiner à présenter toujours le Message de Jésus selon la mentalité millénaire chrétienne de l'Europe, sans se soucier que d'autres hommes ne pensent pas comme lui, ne croient pas comme lui ? La bonne pédagogie et la bonne psychologie n'exigent-elles pas "sinon toujours au moins très souvent", de partir "a motu ad innotandum" ?

... nous convenons que le premier objectif de la prédication est d'annoncer Dieu, lisons l'Evangile. Les Evangelistes St Matthieu et St Jean, annoncent Jésus. Le premier donne sa généalogie de l'Homme-Dieu "Emmanuel" : "Généalogie de Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham engendra Isaac..." (Mat. 1, 1-23). Le second donne sa généalogie de Dieu-Homme : "Au commencement était le Verbe, le Verbe était auprès de Dieu et le Verbe était Dieu... Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous" (Jean 1, 1-14).

Jésus qui a passé sa vie cachée, étant juif comme les juifs, religieux comme les juifs (circumcision, Pâque à Jérusalem, baptême) ; qui dans sa vie publique a parlé et agi comme les juifs annonçant la Bonne Nouvelle, faisant même des miracles, n'a pas été connu ni compris. Tout juste si on l'a pris pour Jean Baptiste, pour Jérémie, pour un prophète. Saint Pierre inspiré d'en haut, dit : "Tu es le Fils du Dieu Vivant".

Nous voyons Saint Paul debout au milieu de l'aréopage qui dit : "Athéniens, je vois qu'à tous égards, vous êtes des hommes très religieux... Dieu a fait le monde et tout ce qui s'y trouve, lui le Maître du ciel et de la terre". (Actes 17, 22-23)

Dans sa lettre, l'Apôtre des Gentils dit ceci : "Ce qu'on peut connaître de Dieu est manifesté par les hommes : Dieu en effet, le leur a manifesté. Ce qu'il y a d'invisible depuis la création du monde se laisse voir à l'intelligence à travers ses œuvres, son éternelle puissance et divinité". (Rom. 1, 19-20)

Disons que le monde gréco-romain s'est converti au christianisme dans l'adaptation de l'Evangile à ses valeurs morales et religieuses. La langue, les rites et les cérémonies liturgiques étaient "indigènes et locaux". Annoncer Jésus Christ "sans plus" aux Rwandais, ou leur parler de Constantin, de Mahomet, de Luther, de Napoléon... ils les admireront sans doute, mais inconnus et étrangers, ni abanzungu ! Parlez-leur de Gihanga, Rwogera, Semuhanga, Lyangombe... ils sont sensibilisés tout en les admirant.

Présenter donc Jésus comme si on présentait Mahomet, Napoléon, simples hommes historiques, serait manquer au culte d'adoration au "Fils du Dieu Vivant", "Dieu lui-même ; ce serait sacrilège.

J'ai lu dans "La Source", No 12, février 1974, Butare : "Nous autres africains n'avons-nous pas un patrimoine spirituel plus riche que celui des chrétiens (j'entends des Européens) ? Alors je vous demande : "Que nous apportera ce Rwanda Jésus en Afrique ?"

Je n'en croyais pas mes yeux, en lisant ce sacrilège ; j'étais écoeuré et j'étais prêt à lancer l'excommunication à l'auteur chrétien qui porte le nom d'Evangeliste. J'ai réfléchi un moment. L'auteur, me dis-je, ne parle que de Rwanda, ni plus ni moins. S'il n'a pas pu connaître Jésus et surtout s'il ne croit pas que Jésus est "Dieu-Homme, Homme-Dieu", pourquoi m'étonner et pourquoi lui lancer l'excommunication ? Il est excusable. Il ne sait pas ce qu'il dit.

Aussi j'approuve le même auteur quand il écrit encore : "Pour trouver notre dignité et notre personnalité africaines, ne faut-il pas recourir aux sucs de notre être et ne pas avaler tout ce qui nous vient de l'autre rive des océans ?"

Les missionnaires (les messagers) de la Bonne Nouvelle au Rwanda auront tout intérêt à lire tout le texte de l'article : "Nous, africains, qu'avons-nous appris du christianisme ? Que devons-nous en attendre encore ?"

Pour bien faire, le missionnaire chrétien dans notre Rwanda, devrait connaître le "Dieu de nos pères", notre religion pré-chrétienne ou pré-évangélique, pour que comme les juifs passant de l'Ancien Testament au Nouveau Testament, ou comme les Grecs et comme les Latins, comme les Français et les Germains, passant du paganisme au christianisme, les Rwandais eux aussi passent du paganisme qui ignore l'Incarnation et la Rédemption, la Sainte Trinité, les saints sacrements, le ciel...

3. Mais, montrer aux hommes "une voie". (p. 51)

Comment montrer une Voie sans dire chez qui aller ? Où ? Comment ? Pourquoi ?

Comment montrer une Voie à un aveugle ? Le missionnaire ne peut se contenter de parler de Jésus-Christ ni de montrer la Voie. Que le missionnaire raconte, par exemple le colloque de Jésus avec la samaritaine : Jésus dit : "Si tu connaissais le don de Dieu (Jn 4, 10). La femme dit : "Nos pères ont adoré Dieu sur cette montagne..." (v. 20). Jésus répond : "Mais l'heure vient et c'est maintenant où les vrais adorateurs adoreront le Père..." Dieu en esprit et en vérité (vv. 23, 24). Ce n'est plus à cause de ton récit que nous croyons. Nous l'avons entendu, il est le Sauveur du monde (v. 42).

Qu'il montre Jésus quand il fait ses aîeux à ses aîeux : "Vous croyez en Dieu et vous croyez aussi en moi. Vous connaissez le chemin qui mène où je vais" Thomas dit : "Seigneur, montre-nous le Père". Jésus répond : "Celui qui m'a vu, a vu le Père... Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi" (Jn 14).

4. La discrétion sur la divinité... s'impose comme démarche préalable (p. 51)

Le missionnaire n'a pas la mission d'affirmer Dieu (p. 52)

Le christianisme devra commencer par ébranler ces certitudes premières (p. 52)

Une étape de rupture d'avec les théologies ambiantes s'impose (p. 53)

La réplique de Musy est cependant justifiée... fondement de la foi chrétienne (Ntomb, p. 61) La première partie rencontrera un large accord (Massion, p. 66).

Après tout ce que je viens d'exposer, je crois avoir répondu au Père Musy, au Père Ntomb et à l'abbé Massion, qui semblent approuver Musy dans la première partie de son article. Certes, la croyance traditionnelle en Dieu-Imana, n'est pas et ne peut pas être le fondement de la foi chrétienne... mais bien une "pièce d'attente"; le christianisme n'est pas non plus une religion surajoutée à une autre.

Je cite ici Mgr Emilie Hoening O'Carroll, professeur de philosophie à Latran ("Réforme des Missions" Cardinal Constantin) :

"Je suis convaincu que la conversion de cet immense pays (Chine) sera rapide, si en Orient comme en Occident, on tient compte de la sagesse antique. Il faut montrer à ses propres sages est un reflet de cette lumière parfaite qu'est Jésus-Christ. Le malheur est que les professeurs européens, invités à enseigner en Chine, ignorent la pensée orientale et peut-être citent Platon et Aristote; or ceux-ci sont pour les Chinois des inconnus comme le sont pour nous leurs sages, qui pourtant sont de vrais et grands sages, en rien inférieurs aux nôtres." Retenons cela pour le Rwanda.

5. A quoi bon venir nous déranger pour nous présenter un Dieu... le Père qui n'est que la réplique occidentale de notre Imana ancestral ? (p. 54).

Nous touchons au vrai problème de la Mission donnée aux Apôtres par Jésus :

Mat. 28, 19 : "Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit." Les missionnaires ne doivent pas annoncer un nouveau Dieu, mais l'Emmanuel. Qu'ils montrent l'Agneau de Dieu comme Jean-Baptiste; qu'ils proclament Jésus Fils du Dieu vivant, comme Saint Pierre; qu'ils annoncent la Rédemption, la Résurrection et l'Ascension de Jésus. (Jn. 12, 32)

Bref, le message de la Bonne Nouvelle doit s'ingénier à présenter aux Rwandais le "Verbe fait chair", incarné dans leur religion traditionnelle pré-chrétienne.

6. La rétro-jection : va précipiter les jeunes Africains qui passent par nos écoles dans une inroyance totale où ni le christianisme ni la religion traditionnelle garderont un semblant de crédibilité. (p. 54)

C'est exact. En effet, les Africains (quelques) qui passent par les écoles (supérieures), influencés par l'inférence religieuse de certains éducateurs, écoutant et lisant certains professeurs incroyants ou athées, lisant des livres parfois non recommandables, finissent par rejeter toute divinité, comme le font d'ailleurs quelques Européens, et par singer ceux-ci. Nous devons plaindre et excuser ces pauvres jeunes Africains pour leur ignorance quasi totale de leur propre religion traditionnelle et surtout de la religion chrétienne.

7. Nous devons convenir que le Credo, je crois en Dieu devrait figurer en dernier lieu. (p. 55)

Faut-il changer de religion ou fonder je ne sais quelle secte qui vient s'ajouter à tant d'autres ? me suis-je dit en lisant ce texte.

8. La méthode est de ne point parler du Père sans avoir préalablement parlé du Fils. (p. 55)

En effet, ce qui est impossible aux hommes, est possible à Dieu. Toutefois, je reste choqué par cette phrase. Sachant que chez les hommes le fils n'est pas cité avant son père. Aussi, je m'obstine à croire et à prêcher "un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu né avant tous les siècles. (Credo)

9. Comment prêcher Jésus-Christ ? (p. 55)

J'invite Musy à relire attentivement l'Introduction, car je n'accepte pas sa méthode et son programme.

10. Les jeunes Africains auxquels nous nous adressons ont déjà été abondamment catéchisés. (p. 57)

Je pose la question : catéchisés où ? comment ? par qui ? Voir plus haut No 1 et 6, ici-dessus.

11. Si nous commençons par présenter Jésus, comme Fils de Dieu, nous en faisons immédiatement une divinité prête à supplanter celles qui pourraient lui barrer le passage : Imana-Iyangaombe. (p. 57)

Je réponds : malheur à moi si je n'annonce pas l'Evangile en confessant comme Saint Pierre : "Tu es le Fils du Dieu Vivant".

Me faisons pas des divinités, terme d'ailleurs inconcevable dans la mentalité rwandaise, mais croyons en Imana. De plus, laissons de côté Iyangaombe qui n'est ni dieu, ni représentant d'un dieu et d'un autre esprit.

12. Notre Eglise du Rwanda est-elle à l'abri de cette hérésie qui correspond si bien à la problématique des

religions traditionnelles ? Il n'est que d'entendre dans certaines homélies Yezu Mukiza wacu (Jésus notre Sauveur), Umwami wacu (notre Roi), Umwana w'Imana (Fils de Dieu). (p. 58)

En lisant ceci, je suis troublé, pour avoir dit, chanté et avoir prêché durant toute ma vie, dans les terres que Musy taxe d'hérésie. Sans doute, Musy sans trop tarder va sauver l'Eglise du Rwanda qui s'est trompée et qui nous a trompés depuis 75 ans!!!!

13. Ce n'est que progressivement que la divinité de Jésus a été perçue. Il a fallu attendre des années pour que les premiers chrétiens attribuent à Jésus les titres réservés à Dieu (Myose en 325; Chalcedoine en 451). (p. 58)

Les bons premiers chrétiens n'auraient pas connu l'Evangile de St Jean qui dit : "Au commencement était le Verbe... et le Verbe s'est fait chair pour habiter avec les hommes." Que pensaient-ils en entendant annoncer : "Voici l'Agneau de Dieu ? Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection ? Tu es le Fils du Dieu vivant ? Celui qui me voit, voit mon Père ? Croyez-moi : je suis dans le Père et le Père en moi... Que le Père soit glorifié dans le Fils ?"

St Augustin (354-430) rapporte (confession chap. II, livre VIII), que le fameux rhéteur romain, Victorinus était venu à la foi après avoir étudié les philosophes platoniciens, car en ceux-là du moins, tout suggérait Dieu et son Verbe.

14. La tentation de présenter immédiatement Jésus comme un maître de la morale supérieure à tous les autres. (p. 58)

Jésus-Christ "orbe fait chair et habitant parmi nous", ne s'est-il pas déclaré "Vrai, Vérité, et Vie ? Qui de unique, le Christ ?

De grâce, ne soyons pas tentés de comparer Jésus à je ne sais qui de supérieur ou d'inférieur à lui. Il est Celui qui est.

De plus, je répète que Jésus-Christ est le grand Maître "guide", par excellence de morale; je dirais même guide et maître de la Nouvelle Morale "parfaite" inconnue avant lui, même par le peuple choisi de Dieu dans l'Ancien Testament. Je ne suis pas venu abolir mais accomplir.

Boutons Jésus dire : "Vous avez entendu qu'il a été dit : aux anciens... mais moi je vous dis... Vous avez appris qu'il a été dit... mais moi je vous dis... Il a été dit... mais moi je vous dis... Je prie les lecteurs

de lire St Matthieu, chapitres 5, 6 et 7. Nous devons précéder cette morale révolutionnaire de Jésus.

15. Une autre raison de nous abstenir de présenter immédiatement Jésus comme Maître, est que lui-même ne s'est jamais proposé à l'admiration des foules. (p. 59)

Lisons : "Après que Jésus eut achevé ces discours, les foules furent frappées de sa doctrine car il enseignait comme ayant autorité." (Mat. 7, 29) "Les gens ayant vu le miracle que Jésus avait fait disaient : Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. Et Jésus sachant qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi..." (Jn 6, 14-15) Ajoutons l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem (Mt 21, 1-17). A Pilate : "Tu le dis le fils de roi" (Jn 18, 37).

Notons ici en passant que les Béatitudes plaisent aux oreilles des Rwandais et surtout elles touchent leurs cœurs, car elles rappellent leur sagesse dans les proverbes et dans les contes divers.

16. Je me demande ce que vient faire ici "Lyangombisme" (p. 59)

Qu'est-ce Lyangombe ? Croyez-moi, les jeunes Rwandais ne le connaissent pas plus que vous, cher Musy. On sait qu'il est descendu de parler de Lyangombe "Mambanga". Toutefois il n'est pas défendu de recourir à lui. Sachons que Lyangombe est un simple mortel qui a été tué accidentellement à la chasse. Si vous voulez, Lyangombe n'est qu'un grand maxima qui s'est glissé dans ce que j'appelle la connaissance imparfaite des Rwandais de l'an-déjà.

17. Après tout, l'essentiel est de parcourir la route et non pas de connaître le nom du guide et sa généalogie. (p. 61)

Quelle affaire ! Retenons ce texte : "Ye vous faites pas appeler Guide, car un seul est votre guide, le Christ" (Voir plus haut Nos 3 et 13).

CONCLUSION

Je crois avoir dit toute ma pensée au sujet de l'art-ticle qui ne m'a pas plu, du Père Musy, et aussi avoir réagi, pour que de réaction en réaction, nous aboutissions à une harmonie, à un équilibre, ainsi que le souhaite Xothomb.

Si seulement, par les réactions de Xothomb, de Masesion et de moi-même, nous pouvions obtenir que désormais, l'on n'aille plus chercher à Strasbourg, à Bruxelles, à Munich, à Rome, à Kinshasa, des Méthodologies de la Catéchèse et de la Pastorale, pour les appliquer textuellement au Rwanda.

de, nous serions déjà plus que satisfaits.

Ensuite, jusques à quand nous, Rwandais, prêtres, religieux, catéchistes, accepterons-nous d'avaler sans mâcher tout ce qui nous tombe dans la bouche, je veux dire recevoir les programmes et les textes nouveaux et chaque fois nouveaux, pour leur application sans préavis, c'est-à-dire imposés, compréhensibles ou non, compris ou non ?

Il est grand temps et il est nécessaire, qu'en ces temps de l'authenticité africaine perdue et aliénée à retrouver, qu'en ces temps de la baisse de la pratique chrétienne chez les baptisés, pour revenir aux pratiques ancestrales, il est nécessaire, dis-je, que nous mettions nos deux pieds sur le sol rwandais, pour être Rwandais avec eux, pour parler comme eux, et si possible nous mettre dans leur peau, pour sentir comme eux. Sans cela, nous blanchissons les murs construits sans fondement, qui, aux premières pluies, croulent (Mat. 7, 24).

Aloys EIGIRUKWAMI

ancten évêque de Nyundo

P.S. Nous recommandons la lecture de :

- Vatican II - Décret "Ad Gentes"
- Réforme des Missions au XXe siècle. Caisterman
- Culture traditionnelle et Christianisme. 17 Conférences en 1969, Nyundo
- Imihango, Imigani migufti, Imigani miremire, Imitekererezo, etc.... Nyundo
- Le Dieu de nos Pères par B. Muzungu, O.P. Bujumbura
- Un abrégé de l'Ethno-Histoire du Rwanda. Alexis Kagame. Butare.

Information :

RESSOURCEMENT

"Désirez-vous réserver quelques jours à la prière, au repos, à la formation ? Les Pères Jésuites du Centre Christus (B.P. 666, Kigali), les Bénédictins de Sovu (B.P. 232, Butare), les Bénédictins de Gihindanyaga (B.P. 222, Butare) vous exposent ici leur calendrier."

Tel est le texte de la page de garde d'un dépliant qui nous est parvenu.

Un programme très diversifié de retraites, récollections, de sessions sur des thèmes bibliques ou de recherche psychologique, d'animation de périodes privilégiées de la vie liturgique, de réflexions sur des thèmes de culture ou de développement y est proposé.

Le Monastère de Sovu favorisera la recherche spirituelle en Kinyarwanda.

Ces maisons accueillent aussi isolément quiconque a besoin de calme et de prière.

Par ailleurs, le foyer de charité de Remera (B.P. 53, Ruhengeri), continue ses bienfaisantes activités. Son dépliant donne la liste des retraites fondamentales et d'approfondissement, des journées de réflexion et de prière, et rappelle que le Foyer accueille volontiers, à des dates à convenir, des groupes de prêtres, religieux (ses), laïcs, des classes terminales ou autres. On connaît le cadre attrayant du Foyer de Charité de Remera - Ruhondo.

Nous nous réjouissons de voir le Rwanda s'équiper toujours davantage de centres de recueillement et de la coordination qui s'établit entre ces Centres.

L'an prochain, nous assure-t-on, les quatre Centres éditeront un dépliant unique.

NATHANAE

Un groupe de chrétiens (prêtres, religieux, religieux) préoccupés par les problèmes de la jeunesse, se réunit régulièrement à Remera (Kigali). Cette fois-ci, il s'est penché sur le manifeste et le statut du Mouvement Révolutionnaire National pour le Développement (NRND) pour en faire la lecture à la lumière de l'Evangile et se demander comment ce Mouvement interpellé la communauté chrétienne.

De l'échange de vues, il se dégage trois groupes de questions que l'on peut résumer ainsi :

1) Comment le chrétien se sent-il engagé par le Mouvement ?

De fait, comme tout Rwandais, il est membre à part entière du Mouvement :

- voit-il sa responsabilité de chrétien engagés par le Mouvement ?
- voit-il dans son engagement à l'intérieur du Mouvement, une manière de réaliser le projet de Dieu ?
- sent-il une séparation, une opposition, voire une contradiction entre sa vie civique et sa vie chrétienne ?

2) Comment les communautés chrétiennes peuvent-elles animer, soutenir leurs membres engagés dans les différents organes du Mouvement ?

- pour les aider à porter un éclairage chrétien sur ce qu'ils vivent ?
- comment une vie chrétienne intense favorise-t-elle "le changement de mentalités", "la rupture avec certains comportements sociaux" et "la primauté de l'intérêt collectif sur l'intérêt individuel ou limité à un groupe donné de la société", comme il est demandé dans le manifeste ?
- cette vie chrétienne intense ne requiert-elle pas des temps de prière, de réflexion, un surcroît de formation chrétienne ?

3) La mise en place de nouvelles structures du Mouvement n'invite-t-elle pas à revoir les structures ecclésiales existantes, à les repenser, à les adapter ?

- par exemple, à élargir niveaux : cellule - inama; secteur - centrale; etc. ?
- certaines suppléances de l'Eglise se justifient-elles encore de la même façon aujourd'hui qu'autrefois ?
- les capacités présentes dans le personnel d'Eglise ne doivent-elles pas être mises davantage au service du Mouvement pour le développer ?

La réponse à ces questions ne suppose-t-elle pas une base théologique ? Ne faut-il pas remettre en valeur certaines données théologiques trop souvent négligées, telles que la théologie de la création, de la libération, de l'Esprit, de l'espérance, de l'Eglise au cœur du monde ?

Tous ceux qui sont intéressés par cette recherche sont invités à la rencontre prochaine qui aura lieu à Remera (Kigali) du dimanche 2 mai prochain à 19 h. au mardi 4 mai à 18 h.

Prière de s'inscrire, avant le 1^{er} avril, en écrivant à "MATHANABU", B.P. 572 - KIGALI.

Paraît tous les deux mois. Il publie des articles intéressant la vie chrétienne dans le monde d'aujourd'hui, en particulier au Rwanda.

Abonnements :

Rwanda : Un an : 400 frs. rwandais
Banque Commerciale du Rwanda n° 3778 Kigali
ou par mandat-poste Dialogue B.P. 572 Kigali
ou par un Economat Général.

Etranger : Un an : 300 frs. belges
CCP 000-0031366-35 Abbé J. Massion, Bruxelles.

En vente à la Librairie Caritas, à Kigali, 70 frs le numéro